

**ANNALES**  
DE LA  
**PROPAGATION DE LA FOI**

POUR LES  
**PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL**

---

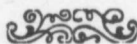
NOUVELLE SÉRIE

---

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME NUMÉRO

---

**OCTOBRE 1907**



**MONTREAL**  
**ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul**

---

1907

*Permis d'imprimer :*

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL

Archevêché de Montréal, 10 septembre 1907.

LES

Lett

Ma révé



OU

P

d

j'

sieurs ser

pour moi

dû attend

cette lettre

Un mot

C'était le

plu à ver

taient un

pect m'en

MISSIONS DE L'ALASKA

---

LES SŒURS DE SAINTE-ANNE


---

Lettre de la Sœur supérieure de la Mission  
de Sainte-Croix

---

Koserefsky, 12 janvier 1907.

Ma révérende Mère et mes bien chères Sœurs,

 VOUS avez sans doute reçu depuis longtemps les  
pauvres notes que je vous écrivais en août  
dernier au cours de mon long voyage. Si  
j'ai été muette depuis, c'est qu'il m'a fallu plu-  
sieurs semaines pour m'initier à une vie toute nouvelle  
pour moi — et puis, la navigation s'est fermée et j'ai  
dû attendre une occasion favorable pour vous expédier  
cette lettre.

Un mot premièrement de mon arrivée à Sainte-Croix.  
C'était le 20 août, à quatre heures du matin. Il avait  
plu à verse toute la nuit et les nues encore lourdes je-  
taient un voile très sombre sur le village endormi. L'as-  
pect m'en a paru un peu triste... Qu'aurait-ce été si je

l'eusse vu en pleine lumière ? Une vingtaine de cabanes en bois rond, demeures des Indiens ou réserves pour leurs provisions, presque toutes d'un aspect fort peu attrayant ; c'est tout le village indien. Un peu plus loin, les bâtisses de la mission catholique, lesquelles, excepté l'église neuve, sont aussi bien misérables. Je ne vous le cache pas, j'ai béni le bon Dieu d'être arrivée la nuit, de sorte que nous avons vu les personnes avant ces choses, et que l'aimable accueil des premières nous a ôté le temps et presque la pensée d'examiner les défauts des secondes.

Le révérend Père Supérieur était venu nous recevoir au bateau, tandis que le frère Harweedel et quelques garçons indiens voyaient au transport des valises, ce qu'ils ont fait en moins de dix minutes.

Sœur Marie-Jules, Sœur Louise-de-Florence étaient seules pour nous recevoir, Sœur Marie-de-la-Passion étant allée à Nulato secourir notre chère Sœur Marie-Didace, gravement malade de pneumonie, et Sœur Marie-Madeleine du Sacré-Cœur, occupée à la surveillance des petites indiennes.

Elles nous introduisirent dans l'humble chapelle où nous attendait le Divin Maître qui, après nous avoir appelées de si loin, s'apprêtait déjà à sortir de son tabernacle pour entrer dans nos cœurs en consolateur et en ami.

Le bon Père Supérieur voulut bien dire sa messe sans retard afin de nous laisser reposer ensuite. Pou-

vions-  
grâces

Je n  
traver  
passée  
Sainte  
domin  
bon Di

On r  
qu'à l'  
pour li  
bateau  
réalité  
si loin  
pu fai  
a appe  
prendre  
Sœur-l  
matin-  
à voir  
de l'Al  
nous p  
d'une l  
sions. l  
voir le  
même  
déjà ch  
Nou  
vraime

vions-nous offrir un plus grand sacrifice en actions de grâces de l'heureuse issue de ce long voyage !

Je ne saurais vous dire toutes les pensées qui ont traversé mon esprit durant cette première demi-heure passée au pieds de l'autel, dans la pauvre chapelle de Sainte-Croix. Cependant, le "*Fiat, mon Dieu*" les dominait toutes et c'est ce qui me fait espérer que le bon Dieu m'aura tout pardonné.

On nous pria ensuite de prendre quelque repos jusqu'à l'heure du déjeuner ; mais je profitai de ce temps pour lire les lettres à mon adresse venues par le même bateau que nous. Cela m'a fait sentir davantage la réalité et l'acuité du sacrifice. J'étais bien en Alaska, si loin, si loin de tous les miens !..... Néanmoins, j'ai pu faire bonne contenance et quand la cloche nous a appelées au réfectoire, nous sommes allées gaiement prendre ensemble notre premier déjeuner à Koserefsky. Sœur-Marie-Jules qui ne nous attendait pourtant pas ce matin-là, nous servit des mets tout à fait appétissants ; à voir la table on ne pouvait soupçonner que les Sœurs de l'Alaska eussent autrefois souffert de la faim. Et nous parlions du pays, du cher vieux Lachine ! Plus d'une heure s'écoula sans que nous nous en aperçussions. Mais les enfants trépignaient d'impatience de voir les deux Sœurs nouvelles. J'étais anxieuse moi-même de connaître ces chers enfants dont je me sentais déjà chargée et dont j'avais tant entendu parler.

Nous entrons d'abord chez les grandes filles qui ont vraiment bonne mine malgré leur air timide. J'ai senti

que je les aimerai beaucoup. Mon petit discours de présentation leur a, paraît-il, dit *beaucoup en peu de mots*. C'est un des grands avantages de la langue de Shakespeare !..... Sœur Marie-Lidwine à qui elle est encore plus chère et plus familière qu'à moi — et pour cause — se charge de la péroraison qui plaît infiniment à nos jeune auditrices. La connaissance se fait donc en peu de temps ; je donne à chacune une médaille, un crayon et quelques bonbons..... et nous sommes déjà comme vieilles amies.

Mêmes scènes chez les petites, moins gênées que leurs aînées et dont les yeux brillent de joie à la vue des cadeaux que nous leur apportions. Les garçons sont tous venus nous saluer dans l'après-midi : ceux-là ont sauté à pieds joints par-dessus les barrières de la timidité ; mais ils sont dociles et serviables. Ils ne paraissent pas moins fiers que les filles de mes présents de joyeuse arrivée : chacun reçoit un beau mouchoir rouge, envoi gracieux de la bonne révérende Mère qu'ils n'oublient pas, j'ajoute une poignée de bonbons, ce qui les met toujours en belle humeur.

En général, ils n'ont pas laide figure ; ils se tiennent bien et parlent distinctement. Tous, garçons et filles, sont pleins de bonne volonté et s'efforcent de plaire à leurs maîtres et maîtresses. Il n'y a qu'à comparer les nouveaux venus à ceux qui sont avec nous depuis un an ou plus pour constater tout le bien qu'on peut leur faire. Puissè-je marcher sur les traces de celles qui

m'ont  
d'elles.  
étaient  
solides  
d'un p  
le cime  
Après  
visité l  
bien re  
l'année

Le c  
n'a qu'  
ble sor  
Montré  
plaindr  
mons b  
cent foi

Vous  
fidèle, r  
ment d  
sons de  
avez vu  
tenant,  
souteni  
petite c  
biblioth  
Enfin à  
parents

m'ont devancée! Je me sens bien incapable à côté d'elles. Mais ces missionnaires de la première heure étaient destinées par la divine Providence à devenir les solides pierres d'assises de l'édifice : on attend moins d'un pauvre petit caillou qui doit disparaître dans le ciment des murs extérieurs.....

Après avoir fait connaissance avec le personnel, j'ai visité la maison, les jardins, la basse-cour, "les caches" bien remplies à cette saison, car les provisions de l'année sont arrivées quelques jours avant nous.

Le couvent mesure 60 x 30 pieds. Bâti en logs, il n'a qu'un seul étage de sept à huit pieds. Sous le comble sont des dortoirs. Je connais bien des gens de Montréal ou des environs qui se trouveraient fort à plaindre d'y passer une nuit ! Pour nous, nous y dormons bien, et nos filles Indiennes disent qu'elles sont cent fois mieux que dans leurs cabanes primitives.

Vous m'aviez fait, de cette maison une description si fidèle, ma révérende Mère, que je ne m'y trouve nullement dépaysée. L'entrée de la petite chapelle aux cloisons de coton tapissées sont encore telles que vous les avez vues ; la porte et la cloison sont si inclinées maintenant, qu'instinctivement, j'ai tendu la main pour les soutenir et les redresser, mais impossible ! A gauche, la petite communauté, l'office de la supérieure avec la bibliothèque bien montée en livres français et anglais. Enfin à l'extrême gauche, la salle de réception pour les parents des élèves. L'harmonium s'y trouve et c'est là

que j'exerce le chant. Nous y avons aussi la lingerie et l'escalier qui conduit à notre dortoir. Je ne crains pas de scandaliser aucune de nos bonnes Sœurs anciennes en notant que nous y avons chacune un bon lit de duvet, de chaudes couvertures, des douillettes en fourrures, sans compter un bon petit poêle qui nous donne toute la chaleur désirable en quinze minutes, et pour la saison d'été, un ciel de lit en fin net, luxe indispensable pour nous empêcher d'être dévorées vivantes par les maringouins et leurs sanguinaires associés, les cousins *gnats*. C'est au dortoir que nous avons notre pharmacie : deux caisses superposées avec rideaux d'indienne en guise de portes. N'empêche que nous n'ayons là de quoi guérir tous les maux, sans compter l'eau du Yukon, le grand spécifique de "notre médecin", Sœur Marie-de-la-Passion. Avec les bains froids, le châte glacé, etc., cette chère Sœur a guéri l'automne dernier, Sœur Marie-Didace de sa pneumonie et plusieurs de nos enfants, de fièvres quelconques. Nous bénissons le Seigneur de nous fournir en telle abondance un remède si précieux et un si bon "petit docteur" pour l'appliquer à propos.

Au-dessus de la chapelle et du vestibule, c'est une sacristie, un magasin, une décharge ..... tout ce qu'on veut se trouve, à peu près, dans cette pièce baptisée *middle room* ; elle sépare notre dortoir de celui des grandes filles ; les portes en sont si basses que nous y passons que fort courbées.

Par  
grande  
grande  
tres, et  
trous  
chevil  
l'air co  
soient  
simple  
fente.

De c  
quinze  
le séch  
coin es  
ploie  
Heure  
trois n  
pour d

Nou  
là, à la  
et mes  
tables e  
dire qu  
empêcl  
Régime  
ou cru,  
de con  
cuit de  
un rég



Par un tout petit escalier on descend du dortoir des grandes à leur salle d'ouvrage et de récréation, la plus grande pièce de la maison, bien éclairée par cinq fenêtres, et bien aérée au noyen de chevilles fermant des trous de trois pouces de diamètre. Il suffit de tirer ces chevilles quelques instants en hiver pour renouveler l'air complètement. C'est la seule salle dont les murs soient blanchis, ailleurs, les *logs* sont à nu, avec une simple lisière de calicot appliquée à la colle sur chaque fente.

De cette salle, on passe à la boulangerie, allonge d'une quinzaine de pieds, au-dessus de la chapelle se trouve le séchoir. Le blanchissage du linge dans un si petit coin est une dure corvée surtout en hiver, car on y emploie trente enfants, garçons et filles alternativement. Heureusement, cela ne revient que tous les deux ou trois mois et c'est si bien organisé qu'on en est quitte pour deux ou trois jours d'ouvrage chaque fois.

Nous passons un instant au grand air pour aller de là, à la cuisine. Le réfectoir des enfants est au-dessus et mesure 24 x 30 pieds environ avec trois grandes tables et une petite pour soixante-douze enfants..... c'est dire qu'ils n'y sont pas trop à l'aise, ce qui ne les empêche pas de faire belle façon à ce qu'on leur sert. Régime ordinaire : bouillie d'avoine, potage, poisson sec, ou cru, ou cuit, pommes de terre, pain, thé. Les jours de congé, on sucre le thé, on ajoute au menu un biscuit de matelot, un morceau de pâté ou de gâteau, c'est un régal ! Les dimanches et fêtes, ils ont aussi de la

viande, *bacon, porck and beans, reindeer* et dans les temps d'abondance comme ces jours-ci (jours gras), où les chasseurs de la mission ont abattu une vingtaine de caribous, ils se régalaient de viande fraîche. Malgré cette alimentation qui nous paraît si frugale, les chers enfants se trouvent encore bien mieux qu'ils ne l'étaient chez eux et ne voudraient pour rien au monde laisser notre maison. En les voyant si heureux sous les mains de la religion, je me rappelle souvent ces beaux vers de Racine :

“ Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin !  
Aux petits des oiseaux, il donne la pâture  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.  
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel  
Il me nourrit des dons offerts sur son autel ”.

Ces chers enfants pourraient vraiment les répéter en toute vérité, car la bonne Providence leur suscite, et à nous aussi, des bienfaiteurs et des amis très charitables et très bons.

Dans un coin de la cuisine se trouve notre réfectoire. C'est un tout petit cénacle de neuf par sept pieds où nous passons de bons moments ; car à part la chapelle, c'est l'endroit où nous nous rencontrons en plus grand nombre. Assez souvent nous y oublions que nous sommes en Alaska tant la table est abondamment servie, et Sœur Marie-Jules s'entend souvent appeler “ la Sœur aux miracles ” pour avoir fait de si bonnes cho-

ses av  
en ten  
des pe  
c'est a  
plus g

La r  
de pas  
à peu  
classe  
du jou  
est là  
soigne  
toutes  
rivalis  
jeunes  
nante

Le d  
des gr  
mieux  
guise  
lieu le

Je n  
maison  
labyrinth  
pour n  
joyeux  
flanc d  
s'y rien

ses avec si peu. Il faut bien vous avouer que de temps en temps encore, notre table devient forcément l'autel des petits sacrifices, mais, ne vous en inquiétez pas ; c'est alors que la petite famille est plus heureuse et plus gaie, se sentant plus près de Nazareth.

La maison des plus petites filles est à une quinzaine de pas de la nôtre, elle mesure trente par quarante pieds à peu près. C'est là que Sœur Marie-Lidwine fait sa classe de 8½ heures a. m. à 11½ heures p. m. Le reste du jour c'est Sœur Marie-Madeleine-du-Sacré-Cœur qui est là avec les vingt-deux plus petites filles qu'elle soigne avec une tendresse de mère et qu'elle dresse à toutes sortes de petits travaux. Ces deux chères Sœurs rivalisent de zèle et de dévouement pour l'éducation des jeunes Indiennes qui répondent d'une manière étonnante aux bonnes leçons de leurs chères maîtresses.

Le dortoir de cette maisonnette est mieux que celui des grandes filles ; les couchettes à deux étages sont mieux faites et chacune a une bonne petite table en guise de lave-mains. C'est dans cette bâtisse qu'ont lieu les fêtes des enfants, tant garçons que filles.

Je me suis quasi perdue dans la visite des deux maisons qui ne sont pourtant comparables à aucun labyrinthe... Cependant, Sœur Marie-Jules m'attendait pour me montrer le poulailler. Les poules sont bien joyeuses dans leur bonne petite maison adossée au flanc de la montagne et bien chauffée au besoin ; elles s'y rient du climat alaskasien ; elles nous ont donné

des œufs jusqu'en novembre et nous en fournissent de nouveau dès le commencement de janvier, sans compter les poulets gras qui ont paru sur notre table certains jours de grande fête.

Les jardins peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Lachine. C'était toute beauté en août dernier de voir choux, carottes, navets, betteraves, céleri... et les patates..... il y en a des champs. Quand aux fleurs je n'en ai jamais vu de plus belles et il y en a tant qu'on en offre à tous les passants amenés par les bateaux, sans compter les énormes gerbes portées journallement à l'église.

On m'introduit aux " *Caches* " vrais magasins généraux que le révérend Père procureur, notre Providence visible, a le soin de faire remplir chaque été, car si l'on manque de prévoyance ou s'il survient un accident, il faut se mettre à la ration pour de longs mois, ce qui est arrivé jadis à nos Sœurs, vous vous en souvenez, lors du naufrage de " l'Artic ". Tous les jours, le bon Frère Lefebvre vient nous porter le lait des belles vaches qui se sont facilement acclimatées à Koserefsky. Nous en avons assez pour en donner souvent aux enfants qui croient boire un doux nectar, et pour fournir beurre et fromage pour la table des Pères et pour la nôtre. Pardon de tous ces petits détails, mais ne faut-il pas vous ôter l'idée affligeante des privations qu'ont eu à subir nos généreuses devancières !..... Nous n'en sommes plus là, vous le voyez bien.

Je veux vous parler de l'église ouverte au culte au

beau jour  
turée, el  
arôme d  
qui laisse  
soigneu  
l'Alaska  
de grand  
l'assistat  
indiens  
les pren  
font-ils  
garnie d  
et ceint  
vissiez,  
tane vi  
dignité  
quant ja  
flambea  
toutes l  
ment un  
pour y  
sauvage  
la vérité  
Le r  
l'église,  
lui prête  
nous cr  
entrepri

beau jour de Noël. Terminée trop tard pour être peinte, elle est tout de même jolie et propre, avec un arôme de bois neuf et des fenêtres à grands carreaux qui laissent entrer la belle lumière sur des boiseries soigneusement rabotées et varlopees ; grand luxe pour l'Alaska ! Les offices de Noël y ont revêtu un cachet de grandeur réelle qui a vraiment impressionné toute l'assistance, tant civilisée que sauvage. Les garçons indiens sont si bien exercés à servir au chœur qu'on les prendrait pour de vrais séminaristes. Aussi, s'en font-ils *accroire* dans leurs belles soutanes blanches, garnie de rouges et leurs surplis de dentelle, attaches et ceinture en soie écarlate. Je voudrais que vous les vissiez, conduits par le maître de cérémonie, en soutane violette et rochet de dentelle, drapé dans sa dignité comme un avocat dans sa toge.... et ne manquant jamais un coup de claquette.... Puis les porteflambeaux en soutane rouge... et les drapeaux... et toutes les autres décorations !... Nos fêtes sont vraiment un beau et édifiant spectacle. On vient de loin pour y assister et c'est un bon moyen d'attirer les sauvages à l'église et de les amener à entendre prêcher la vérité. Priez avec nous pour qu'ils en profitent.

Le révérend Frère Harweedel qui a construit l'église, fera aussi notre maison l'été prochain, si Dieu lui prête vie et santé. Mais le pauvre Frère est faible et nous craignons beaucoup qu'il ne puisse parfaire son entreprise. Nous mettons donc la santé de ce bon

Frère comme première intention dans les prières des sept dimanches préparatoires à la fête de saint Joseph.

Les différentes maisons des Pères sont bâties comme les nôtres en grosses pièces à peine équarries à la hache. Toutes les habitations des Indiens sont en bois rond à peu près grandes comme les laiteries de nos fermiers canadiens. Celles des jeunes Indiens qui sont passés par nos écoles, sont tenues dans un état de propreté dont nous allons souvent leur faire compliment, car c'est un prix d'encouragement qu'il acceptent volontiers.

La nature alaskasienne a ses charmes, même en hiver, et nous en jouissons dans la marche quotidienne que nous n'omettons qu'à de rares intervalles cette année, l'hiver étant exceptionnellement beau. Mais c'est surtout l'été que nous admirons les beautés de Koserefsky : sa jolie montagne verte, ses champs en pente, son admirable fleuve qui a lui seul nous apporte tant de bonnes et douces choses : visites d'amis, lettres et colis de chez nous... et le poisson qu'on y pêche... et les tours de canots... et les promenades sur ses rives au sable fin... Le Yukon est la grande artère alaskasienne ; il porte la vie et la joie d'un bout à l'autre de ce pays boréal qui ne serait qu'un affreux désert sans son beau fleuve.

L'arrivée d'un bateau, surtout s'il descend le courant, cause toujours une joie bien vive à tout l'établissement, chacun espérant des nouvelles de la patrie. Et puis, les voyageurs s'arrêtent ici quelques instants et sont tou-

jours in  
des fleu  
montre  
même p  
pas à d  
nous. N  
l'équip  
ches et  
sucrier  
nous ay

Des v  
maring  
me disa  
je ne p  
désagr  
que les  
breuses  
entre p

Pour  
cles de  
Linné l  
vent qu  
très ét  
vexées  
décour  
" and s  
" come  
" mark

jours intéressés de ce qu'ils y voient. Nous leur offrons des fleurs, un verre de lait et presque tous en retour se montrent généreux. C'est un, deux, cinq dollars parfois même plus que l'on nous laisse en partant : ce qui n'est pas à dédaigner pour de pauvres missionnaires comme nous. Nous faisons d'agréables échanges avec les gens de l'équipage. Nous leur envoyons de belles laitues fraîches et nous recevons d'eux de la viande, des fruits, des sucreries, des conserves. Toujours la bonne Providence nous apparaît en tout cela.

Des visiteurs difficiles à éconduire en été, ce sont les maringouins et les moustiques. A mon arrivée ici on me disait qu'il n'y en avait presque plus, et pourtant je ne pouvais sortir sans recevoir plusieurs de leurs désagréables caresses, les dernières piquent moins fort que les premiers ; mais elles sont si petites et si nombreuses qu'on ouvre rarement la bouche sans qu'il en entre plusieurs, à moins qu'on n'ait un voile de gaze.

Pour la première fois nous avons cette année des mouches domestiques, et je me demande pourquoi le savant Linné les appellent ainsi ? nos filles Indiennes trouvent que ce sont de *fort vilaines domestiques*. Elles ont été très étonnées de leur apparition soudaine, puis fort vexées de leurs dégâts. Tatianna disait hier d'un ton découragé : " Sister, these little flies spit every where and spoil very thing " Et Winifrid : " Sister, please come and see, those dirty little things leave their marks every where " ! Ce sont deux des intéressées à

la propreté de la maison. Par bonheur nos peintures ne sont pas très fraîches ; mais cette invasion des mouches vulgaires nous a fait penser à temps à l'achat de toiles métalliques pour toutes les ouvertures de notre future maison.

Ma lettre se fait longue et je n'ai pourtant presque rien dit de l'emploi du temps, de nos petites fêtes, etc. Je vais essayer d'être brève. Avant la classe du matin, nos grandes filles mettent tout en ordre au réfectoire, dans les dortoirs et leurs salles ; leurs petites compagnes en se jouant, entrent du bois à la cuisine. A 9 $\frac{1}{2}$  heures, elles prennent un quart d'heure de récréation au grand air pendant que l'on renouvelle celui des salles. C'est un soin hygiénique d'autant plus urgent que ces pièces sont trop petites pour un si grand nombre d'enfants, d'ailleurs bien formées à la propreté. Vraiment, j'ai été surprise de n'avoir pas plus à souffrir de la mauvaise odeur dans cette pauvre saison. Depuis que les enfants se baignent tous les jours d'été, on a constaté un grand changement sur ce point délicat. La seule odeur difficile à supporter, c'est celle des chaussures en confection ou en raccommodage, mais comme cette nauséabonde industrie ne s'exerce que deux fois l'an on s'y résigne....

A 1 $\frac{1}{2}$  heure de l'après-midi, toutes les filles du petit cours vont à la cuisine peler des patates ; ensuite, elles apportent de la cour des Pères, dans les différents coins à bois de la maison la provision de bois nécessaire pour

une jo  
les ph  
cinq s  
dans l  
Il faut  
plaisi  
douze  
Saint-  
sieurs  
sont q  
les ba  
force à

Dix  
s'empl  
sous l  
l'après  
sous la  
qui ne  
A 3 he  
A 3 $\frac{1}{2}$  h  
la mes  
Pâque  
Washi  
pecteu  
et cin  
Les gr  
nous fi  
A 4 h



une journée. Le reste du temps est employé au tricot : les plus petits doigts jouent déjà assez habilement des cinq aiguilles à tricoter et les paires de bas s'empilent dans les coffres... il en faut tant pour ces petits pieds. Il faut voir aussi tous les petits yeux noirs briller de plaisir quand on dit à ces chères fillettes de cinq à douze ans, qu'une bonne dame de Saint-Jacques, ou de Saint-Jérôme, ou de Saint-Cuthbert leur envoie plusieurs écheveaux de belle laine du Canada !... elles sont quasi aussi contentes que lorsqu'elles reçoivent les bas tous faits... s'imaginant qu'elles sont déjà de force à chausser elles-mêmes tout l'établissement.

Dix de nos grandes filles qui ne vont plus en classe s'emploient activement à la couture toute la matinée, sous la direction de Soeur Marie-de-la-Passion. Dans l'après-midi, les écolières du matin cousent à leur tour, sous la surveillance de Soeur Marie-Louise-de-Florence, qui ne le cède pas en habileté à la première maîtresse. A 3 heures, goûter et récréation pour les deux cours. A 3½ heures, exercice du chant. Cette semaine, j'exerce la messe du second ton, plain-chant de Solesmes, pour Pâques, puis quelques chansons anglaises pour le Washington Day et pour la réception de Monsieur l'inspecteur, attendu sous peu. Vingt-deux petits garçons et cinquante filles suivent ces exercices quotidiens. Les grands garçons n'y viennent que le dimanche. Cela nous fait un assez joli choeur de chant.

A 4 heures, classe pour les petites filles et ouvrage pour

les grandes. A 4 heures, un peu de récréation en vue du catéchisme qui se fait à 5½ heures tous les soirs, au premier cours, par le révérend Père supérieur, et au deuxième, par le révérend Père Perron. Il est vraiment consolant de voir tous ces jeunes Indiens, garçons et filles, si attentifs aux leçons de religion et de morale qui leur sont données par ces bons Pères ! Aussi n'y a-t-il guère d'enfants blancs, même dans les villes qui soient aussi favorisés que nos chers sauvages sous le rapport de l'instruction religieuse.

A 6 heures, la cloche de l'*Angelus* annonce le souper. On récite partout cette belle prière avant de se rendre au réfectoire.

Tous nos jours se ressemblent. Mais survient-il un congé, nos grandes filles s'amusent à mille petits ouvrages de fantaisie : jolis souliers, gants, mitaines, ornés de rassades à la façon indienne, etc., etc., les petites costumant leurs poupées à la sauvagesse..... font des chapelles... établissent des magasins de bric-à-brac. A certaines heures, toutes partent en promenade, et, quand elles reviennent les joues empourprées par le froid piquant de l'hiver ou la brûlante ardeur du soleil d'été, elles se reposent de la marche en écoutant bien assises, des airs de graphophone, ou d'autres boîtes à musique que le bon Père supérieur leur a apportées et qui les réjouissent délicieusement. Chacune a aussi sa petite trompe ou guimbarde et elles passent de longues heures à chercher un air de cantique ou de chanson. Le concert devient souvent assourdis-

sant, s'amusent la joie Nos leurs s rend P en jan Si v premiè Lidwir de notr chemin dressés, traîne s j'avais entre la les rou nous fil milles ces joui dessous sans ris sorton nalière, nos par vents e Les j de déce a.m., po

sant, mais comme c'est alors que les chères enfants s'amuse le mieux, on se garde bien de les arrêter : la joie de ces petites est si bonne à voir.

Nos élèves ont de plus en plus de vie et de naturel ; leurs succès en classe paraissent s'en ressentir. Le révérend Père supérieur, qui les a examinées en octobre et en janvier, a paru très content de leurs progrès.

Si vous me le permettez, je vous raconterai ma première expédition en traîne à chiens. Ma Sœur Marie-Lidwine était ma compagne, et James Walker, le mari de notre Lizzie, notre conducteur. Beau temps, beau chemin, quatre beaux chiens bien attelés et bien dressés, il n'en fallait pas plus pour imprimer à notre traîne sauvage une telle vitesse que, les yeux fermés, j'avais l'illusion de me croire en tramways électriques, entre la Côte Saint-Paul et Lachine. Mais dès que je les rouvrais, je reconnaissais bel et bien l'Alaska et nous filions vers la prairie des Pères, distance de deux milles du village. Je ne vous invite pas à un tour pareil, ces jours-ci que le thermomètre descend à 40° au-dessous de zéro : on ne va pas loin par cette bise glaciale sans risquer de se geler le nez et les joues..... Nous sortons pourtant à pieds pour notre promenade journalière, mais avec la précaution d'enfiler nos bottes et nos *parkies* en fourrures ; on peut ainsi braver les vents et les glaces.

Les jours allongent sensiblement en avril. Au mois de décembre, nous éteignons les lampes à 10 heures a.m., pour les rallumer à 3¼ heures a.m., et je trouvais

encore les jours assez longs.... D'ailleurs, les nuits du grand nord sont si belles que l'on se console aisément de la courte durée des jours. La lune paraît d'autant plus longtemps que le soleil se cache plus tôt et les aurores boréales sont si brillantes que ... c'est un spectacle ravissant !

Enfin, je finis en vous renouvelant, chère révérende Mère, l'assurance du reconnaissant souvenir des enfants de Sainte-Croix de Koserefsky qui nous demandent souvent si vous reviendrez bientôt les voir ?... Mes compagnes et moi, nous sommes heureuses de déposer à vos pieds l'hommage de notre profond respect et de vous assurer que nous goûtons un vrai bonheur dans notre lointaine mission. Merci à nos chères Soeurs de Lachine de tout ce qu'elles font pour nous. Qu'elles veuillent bien continuer de prier pour l'avancement de la foi dans cette lointaine contrée.

Je demeure, avec la plus cordiale affection, révérende Mère et bien chères Soeurs,

Votre très attachée en N.-S.,

Sœur MARIE-BERNADETTE.

LES I

De l

D



I vou  
Bl  
mo

Au lieu  
d'une vieill  
ment, sur l  
noirs, lisses

Cette pe  
bien de fro  
élégante, et

(1) Voir le

AFRIQUE ORIENTALE

---

LES MEMOIRES D'UN SAUVAGE (1)


Par le R. P. JOSEPH CAYSAC

De la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire  
au Kikouyou

*(Suite et fin)*

---

**IX. — La désolation de la désolation**

I vous m'aviez vu quelques années après l'arrivée des Blancs, vous auriez eu de la peine à reconnaître en moi le beau et fier guerrier d'antan.

Au lieu de nous envelopper, comme une femme malade, d'une vieille couverture fanée, jadis on se nouait négligemment, sur l'épaule, une peau de chèvre ou de veau, aux poils noirs, lisses et reluisants, ornée de perles multicolores.

Cette pelisse n'était pas bien chaude : mais il s'agissait bien de froid et de chaud ! Elle faisait valoir une démarche élégante, et c'est cela qui nous tenait au cœur...

---

(1) Voir le numéro précédent.

Me voyez-vous donc, deux ou trois années après votre arrivée, revêtu de ma vieille défroque ? Je ne portais plus de chevelure, la longue chevelure guerrière que, les jours de danse, nous faisons flotter avec orgueil..., ni plumes... ni sabre.. ni bouclier.

C'est à peine si l'on conservait la lance, par habitude. On la laissait sans remords se rouiller, cette pauvre lance. Elle n'était plus une arme de guerre, un instrument de gloire, pour venger un père ou conquérir une fiancée. Elle était devenue un bâton de vieillard, pour grimper une colline à la suite de quelque maigre et mélancolique troupeau...

Mon petit garçon trotтинait à mes côtés, comme autrefois je suivais mon père. Il portait toujours le costume national, lui, et, comme moi, faisait déjà son rêve : il attendait impatiemment le jour heureux, l'heure bénie entre toutes où ma couverture tomberait en lambeaux, pour s'en revêtir à son tour...

La joie et la gloire, de vivre avaient disparu, car les Blancs étaient arrivés, et ils étaient restés.

Notre pays a trois parties principales : le Nord, le Centre et le Sud. Il faut deux jours de marche pour traverser chacune de ces parties. C'est une suite de collines escarpées, au pied desquelles coulent et mugissent de nombreux torrents, ruisseaux et rivières. C'est un pays vert, riant et fertile. Il n'y fait ni trop chaud ni trop froid.

Nous, nous étions les Kikouyou du Centre. Les Blancs avaient occupé le Sud, que traverse leur chemin de fer. Ils appartenaient à trois classes distinctes : ceux du gouvernement, ceux qui cultivent la terre comme nous et un Homme

à Barbe

“ Mon Père

Malheur

suite, gr

*Swahilis*

langue et

Puis, ce

et nos col

Puis, sé

Puis, la p

puis l'im

En véri

donnés.

Les sor

disaient-il

pays des

diaire des

querait le

secret de

Du rest

chemin p

preuve, c'

s'élevait

taient tou

d'avantage

Cepend

triomphe.

des Blancs

signe avar

à Barbe qui formait une classe à lui tout seul : on l'appelait " Mon Père ".

Malheureusement, avec les Blancs, étaient arrivés, à leur suite, grouillant comme une vermine, des Indiens, des *Swahilis*, des Noirs de la Côte, des représentants de toute langue et de toute race.

Puis, ce fut la maladie des bêtes, qui couvrit nos vallées et nos collines d'un linceul d'ossements et de carcasses.

Puis, sévit la grande famine qui décima notre peuple. Puis, la petite vérole... ; puis, les chiques... ; puis, la peste... ; puis l'impôt !

En vérité, oui, notre Dieu, le *Ngaï*, nous avait abandonnés.

Les sorciers nous recommandaient la patience. " Le *Ngaï*, disaient-ils, était allé en Europe pour se documenter sur le pays des Blancs... Il reviendrait bientôt, et par l'intermédiaire des sorciers, ses fidèles serviteurs, il nous communiquerait le résultat de son enquête, et nous apprendrait le secret de la puissance de ces hommes extraordinaires ".

Du reste, les Blancs partiraient. Ils ne faisaient qu'un chemin pour passer outre, pour aller dans l'Ouganda ; la preuve, c'est qu'ils habitaient sous la tente... Or, bientôt, s'élevait une grande ville tout en fer ; les Blancs augmentaient toujours en nombre, et leur vermine pullulait encore davantage.

Pendant, un jour, les sorciers lancèrent des regards de triomphe. Un immense incendie avait éclaté dans la ville des Blancs... Des maisons en fer qui brûlaient... C'était un signe avant-coureur que le *Ngaï* était sur le retour !

Hélas ! l'incendie à peine éteint, les Blancs avaient reconstruit leurs maisons, et, cette fois, c'était en pierres.

Chez nous, au Centre du pays, la patience était relativement facile. Les Blancs n'avaient fait que se promener. On faisait la guerre et on dansait comme toujours. Et nous n'avions pas encore d'impôt.

Plus on était éloigné des Blancs, plus on se croyait heureux...

Or, un jour, avait apparu un Blanc sur un cheval avec une escorte d'*askaris* (soldats noirs). Nous fûmes avertis que, dans un mois, on reviendrait chercher l'impôt...

L'impôt ? Nous n'en voyions vraiment pas la raison.

Pourquoi payer, payer tous les ans, et à un prix double de leur valeur, des cases que nous avions construites nous-mêmes ? Pourquoi les Blancs nous demandaient-ils de leur restituer, comme si nous les avions volées, ces pièces d'argent qu'ils nous avaient données en échange de notre travail ?

On répondait que c'était pour nous faire des ponts et des chemins..., comme si mille sentiers n'avaient pas, de tout temps, sillonné nos collines, et comme si nous avions besoin d'un pont pour franchir nos torrents !

Ou bien, c'était pour *habiller* les *askaris* qui nous " protégeaient " contre les Massaïs...

Cela, c'était le comble !

Nous avons ajouté foi aux sorciers, et nous avons refusé l'impôt. Les sorciers nous avaient souvent trompés ; ils nous trompent toujours, et sans doute ils nous tromperont bien longtemps encore. Mais ils n'ont jamais si désastreusement

menti que  
reviendrai  
de fusils, e  
Blancs.

Ce fut l

Nos frèr  
résister ; n  
communiqu  
mystérieux

Le fusil  
même, remi  
coups étaie  
clier n'y po

Jadis la  
riant. Le g  
jours, couve  
ce guerrier-  
voilait tous

Lutter co  
lui-même...

Nous part  
fourrés, ave

Les Massa  
cases et pre  
le faisaient s

Blottis da  
les voyions s  
regardaient s  
Blancs en pr



menti que lorsqu'ils affirmèrent avoir vu que le Blanc ne reviendrait plus... Le Blanc était revenu avec des centaines de fusils, et de nombreux guerriers massais, vendus aux Blancs.

Ce fut la désolation de la désolation.

Nos frères du Sud avaient, au commencement, essayé de résister ; mais le fusil les avait démoralisés. Ils nous avaient communiqué la terreur superstitieuse qu'inspirait cet engin mystérieux.

Le fusil nous impressionnait comme la force divine elle-même, remise aux Blancs pour être dirigée contre nous. Les coups étaient invisibles, irrésistibles, inévitables. Le bouclier n'y pouvait rien ; la mort était certaine et sans gloire...

Jadis la guerre était une fête ; on affrontait la mort en riant. Le guerrier courageux, leste et fort, en revenait toujours, couvert de gloire ; et chacun avait conscience d'être ce guerrier-là. Surtout, il y avait l'ivresse de la gloire qui voilait tous les dangers...

Lutter contre le fusil, c'était comme lutter contre Dieu lui-même...

Nous partîmes nous cacher dans les bois, les brousses, les fourrés, avec les vieux, les femmes, les enfants.

Les Massais, sous la protection des fusils, brûlaient nos cases et prenaient nos troupeaux ; vous vous imaginez s'ils le faisaient avec entrain !

Blottis dans nos cachettes, terrés comme des hyènes, nous les voyions agir. Quand ils entraient dans un village, ils regardaient autour d'eux avec étonnement, tout comme des Blancs en promenade. Leur étonnement n'était pas sans

raison, car c'était la première fois qu'ils y pénétraient au grand jour...

Le lendemain, nos "vieux" offrirent leur soumission. Nos vieux n'eurent aucune peine à se faire comprendre ; car le Blanc était entouré de Kikouyous, de faux frères, des rusés, des "opportunistes", qui avaient servi de guides.

Nous serions soumis à l'impôt annuel des cases. Toute guerre, toute expédition, était strictement défendue. Des chefs noirs étaient nommés. C'était à eux de lever l'impôt, de juger les cas litigieux, de nous gouverner avec l'aide et sous la protection des fusils.

Ces chefs (1), naturellement, étaient les faux frères de tantôt.

Mais ces chefs n'entendaient rien aux principes que les Blancs leur avaient donnés. Ils n'avaient aucune science du gouvernement ; nous n'avions aucune habitude d'obéir. L'autorité, pour eux, c'était la faculté de satisfaire leur cupidité, leur luxure, leur cruauté et leurs vengeances.

Il y avait surtout les *askaris*, presque tous des *Swahilis* de la Côte.

Nous les connaissions d'autrefois, car ils venaient acheter notre ivoire vec des perles ; et nous les avions tellement en mépris, ces *djomba*, ces étrangers, que nos jeunes filles

---

(1) Ce qui va suivre est de l'histoire, mais de l'histoire déjà ancienne ; et je le dis avec plaisir — puis que ce chef sauvage oublie de le dire. Au commencement, les Blancs n'étaient pas assez nombreux ; mais le pays s'organise de mieux en mieux tous les jours. Je dois même ajouter que, sans la protection du fusil, ces bons Kikouyous n'auraient jamais souffert les Missionnaires au milieu d'eux.

(Le rédacteur des *Mémoires*).

se boucha  
bête immo  
saient des  
présence...

Je pour  
faisaient p

Nous q  
douce, si p  
trembler, d  
esclaves, n  
exprimer l'

Nous n'é  
bêtes, ni de  
toutes les  
oreilles, per  
rait le corp  
bâton, supr  
se rompait

Nos guer  
filles n'avai

Nos belle  
l'amour de

L'hypocr  
vaient fière

Nous sav  
qu'il nous g

Nos frère

---

(1) Cela, je

se bouchaient le nez devant eux, comme au passage d'une bête immonde, et qu'après leur départ, nos "vieux" faisaient des sacrifices pour purifier les lieux souillés par leur présence...

Je pourrais en dire long sur la manière dont ces soldats faisaient payer ce mépris, ces gestes et ces sacrifices...

Nous qui n'avions connu que l'autorité paternelle, si douce, si patiente, si miséricordieuse et si juste, nous devions trembler, devant une foule de petits tyrans, comme de vils esclaves, nous, dont la langue même n'a pas de mot pour exprimer l'idée d'esclave.

Nous n'étions sûrs de la possession tranquille ni de nos bêtes, ni de nos femmes, ni de nos filles. On nous faisait toutes les avanies. On nous attachait ensemble par les oreilles, percées jadis pour nos ornements... On nous déchirait le corps à coup de lanières de rhinocéros, parce que le bâton, suprême insulte de jadis, ne faisait pas assez mal, ou se rompait trop vite...

Nos guerriers étaient des guerriers pour rire. Nos jeunes filles n'avaient plus de fierté.

Nos belles qualités d'autrefois, l'indépendance, le courage, l'amour de la gloire, s'étiolaient comme des fleurs sans eau.

L'hypocrisie, la bassesse, la trahison, la délation, relevaient fièrement la tête, comme ayant seules droit au soleil.

Nous savons que le Blanc est juste et bon. Mais il faut qu'il nous gouverne directement et par lui-même (1).

Nos frères du Sud nous disaient que, chez eux, régnaient

---

(1) Cela, je l'ai entendu dire mille fois pour une.

(Le rédacteur des *Mémoires*).

la paix et la justice, parce que le Blanc vivait au milieu d'eux et traitait les affaires lui-même.

Les idées avaient bien changé ; car plus on était éloigné du Blanc, plus on se trouvait malheureux. . .

Je fus pris d'un dégoût immense pour tout ce qui, autrefois, faisait ma joie et ma gloire. Je m'achetai une couverture comme nos " vieux ", et, comme eux, je me mis à boire. . .

Jadis, le guerrier ne buvait jamais de liqueur. Il lui fallait toujours avoir la tête claire et la main ferme. Ne me battant plus, ne dansant plus ces danses devenues insipides, il ne me restait que la boisson. C'était là seulement qu'on se reprenait encore à chanter !

Mais dans ces chants se remémorait le passé, se redisait nos villages flambés, nos troupeaux disparus ; et ces tristes couplets dissipait, trop vite, les bienheureuses fumées de l'ivresse. . .

Ah ! qui nous rendra l'ancien temps ?

### X. — Une aurore

Assis, un jour, à l'entrée d'un village, nous devisions de nos malheurs présents, les comparant aux jours si beaux du passé.

Oh ! nos lances, nos belles lances ! A quoi bon vous polir et vous faire reluire avec amour ? Et toi, bouclier fidèle pourquoi renouveler tes peintures ? Jeté dans le coin le plus obscur de la case, savons-nous seulement si les rats n'ont pas fini de te ronger ? Quant à toi, mon pauvre sabre, vaillant compagnon de ma droite, toi qui vengeas mon père

toi qu  
cuir ro  
pour te  
de guer  
quelqu  
après e  
je t'ai

Or, a  
raître, s  
peau, p  
près pa  
Etait-  
Ne po  
être l'ur  
Nous  
dont la  
chapeau  
nul ne p  
pas, dan  
Les plus  
mais pou

Etait-c  
Nous f  
menton t

toi qui reposais si impatientement dans ton fourreau en cuir rouge, me pressant sans cesse de te mettre au clair, pour te faire jouir des acclamations frénétiques des danses de guerre — mon pauvre sabre, où es-tu ? Suspendu dans quelque salon de Blanc, tu es considéré comme une trophée, après avoir été acheté pour quelques pièces d'argent ; car je t'ai vendu pour pouvoir payer l'impôt de mes cases...

\* \* \*

Or, au moment où nous parlions ainsi, nous vîmes apparaître, sur la crête de la colline, en face, un immense chapeau, puis une veste et finalement un pantalon, suivis de près par des Noirs, portant des charges.

Etait-ce un Blanc ou un Noir ?

Ne pouvant encore distinguer de souliers, cela pouvait être l'un ou l'autre.

Nous avons, en effet, dans notre pays, un parti avancé, dont la marque distinctive était de porter quelquefois un chapeau, souvent un pantalon et même une veste ; mais nul ne porta jamais de souliers, parce qu'ils n'en trouvaient pas, dans les magasins, d'assez grands pour leurs pieds... Les plus fanatiques du progrès en achetaient quand même, mais pour se les suspendre au cou...

\* \* \*

Etait-ce un Blanc ou un Noir ?

Nous fûmes fixés quand un coup de vent fit flotter à son menton une barbe très longue.

• Notre parti avancé aura beau s'avancer toujours et ne reculer jamais, il lui faudra du temps avant de pouvoir exhiber des barbes pareilles. . .

Cependant, par moments, les yeux du Blanc lançaient comme des éclairs fulgurants. Etait-il en colère, et quels malheurs jusqu'ici inconnus, nous attendaient-ils encore ?

Nous fûmes rassurés, enfin, lorsque nous eûmes remarqué qu'il n'y avait pas trace de fusil dans toute la bande.

Les Blancs sortaient rarement, sans de nombreux fusils, carabines, couteaux de chasse et tout un tremblement de revolvers. Or, chez nous, il n'y a guère que des perdrix en fait de bêtes féroces. . .

Et nous n'eûmes plus aucune crainte, lorsque nous entendîmes ce Blanc extraordinaire nous saluer et nous parler en très élégant et correct kikouyou.

\* \* \*

Qui était-il ? Que voulait-il ? Où allait-il ?

Nous lui faisons subir un interrogatoire en règle et tous ensemble :

“ Vous êtes des *indigiri* ” nous fut-il répondu.

Le mot *indigiri* signifie “ grands enfants ”.

Et tranquillement, il faisait monter sa tente, à l'entrée du village, comme s'il était chez lui.

Mais, tout en surveillant du coin de l'œil certains rites mystérieux autour d'une marmite, et caressant cette longue barbe que nous ne nous lassions pas d'admirer, il nous contait ceci d'une manière qui nous faisait comprendre qu'il nous disait des choses sérieuses :

“ —  
“ Je  
vivre a  
leur re  
pendan  
“ Vo  
dra plu  
tous les  
demand  
votre ar  
“ Les  
aujourd'  
recevoir

A ces  
nous l'av  
parlait b  
arrivé au  
l'impôt, e  
à Barbe  
avec les l  
Pendar  
jamais, il  
vré les en  
vait pu h  
étaient tr  
Son noi  
Les uns n

“ — Je ne suis pas un Blanc comme tous les Blancs.

“ Je suis un Blanc envoyé de Dieu aux Kikouyoux pour vivre avec eux, leur apprendre à lire dans son Livre, et leur rendre le bonheur qu'ils ont perdu — le bonheur pendant leur vie, et le bonheur après leur mort.

“ Votre Ngaï, à vous, Kikouyoux, est parti ; il ne reviendra plus. A sa place, le Dieu des Blancs, qui est le Dieu de tous les hommes, va venir habiter chez vous. Il ne vous demande d'ailleurs, ni vos moutons, ni vos champs, ni votre argent ; mais il veut avoir vos cœurs.

“ Les hommes à longue barbe comme celui qui vient aujourd'hui à vous sont ses envoyés. Voulez-vous les recevoir ? ”

\* \* \*

A ces mots, nos doutes s'envolèrent. C'était bien, comme nous l'avions soupçonné, un de ces “ Mon Père ” dont on parlait beaucoup dans les cases. Le premier du nom était arrivé au commencement, avec les autres Blancs — ceux de l'impôt, et ceux qui travaillaient la terre. — Mais l'Homme à Barbe n'était ni avec les uns, ni avec les autres. Il était avec les Kikouyoux.

Pendant l'horrible famine, dont le souvenir ne se perdra jamais, il avait nourri les affamés, soigné les malades, délivré les enchaînés, “ donné l'eau ” aux mourants ; et s'il n'avait pu habiller tous ceux qui étaient nus, c'est qu'ils étaient trop. . .

Son nom était connu et aimé dans le pays tout entier. Les uns nous gouvernaient, selon leurs lumières ; les autres

récoltaient . . ce qu'ils pouvaient ; mais c'est l'Homme à Barbe qui nous aimait . . .

Plus tard, il en était arrivé d'autres " Mon Père " ; et mes compatriotes émerveillés avaient pu admirer à leur menton une collection complète de barbes variées.

Il y en avait des grands et des petits, des gros et des minces, des doux et des forts ; mais tous avaient nom " Mon Père " .

\* \* \*

Nous allions souvent leur rendre visite, et toujours nous étions les bienvenus. Ils commençaient par d'amusantes histoires. Mais nous avons fini par en connaître d'avance l'inévitable et monotone dénouement : " Si nous ne recevions le livre de Dieu, nous irions dans le feu qui ne s'éteint pas, rejoindre tous les diables " ! Cela nous faisait toujours rire ; et cela nous valait, non moins souvent, le plaisir d'être traités d'*indigiri*, ce qui nous faisait rire encore plus fort . . .

Et vous me croirez, ou vous ne me croirez pas ; mais, lorsqu'on sut dans le district que " Mon Père " était arrivé, cela nous fit une impression extraordinaire et étrange. C'était comme si un monde nouveau allait naître des ruines de l'ancien ; comme si enfin, nous allions émerger de ce chaos, où nous nous débattions avec impuissance et terreur.

C'était comme l'aurore d'un autre monde, plus calme et plus paisible, qui donnerait un bonheur plus assuré et plus réel que l'ancien ; un monde moins pittoresque, sans doute, mais qui serait moins assombri de larmes et de sang . . .

C'était comme si notre *Ngaï*, en personne et en barbe, venait de rentrer chez nous.

Le m  
En s  
réside q  
se fait e  
C'est  
lui faisa  
les boya  
aspersio  
branches  
qui vien  
à-dire le  
Et cor  
quand l'  
manquai  
Notre  
indulgen  
" Amu  
mais cac  
prendre.  
tout cela  
pluie, et  
Nous l  
ou *Ngom*  
errant va  
la terre.  
Les *Ng*  
Ils nou



**XI. — Le retour de l'âge d'or**

Le mot *Ngai* a deux significations distinctes.

En son premier sens, c'était l'Esprit d'En-Haut, qui réside quelque part au-dessus des nuages et dont la voix se fait entendre dans les grondements du tonnerre.

C'est à lui que nos sorciers demandaient jadis la pluie, lui faisant des sacrifices au pied de l'Arbre Sacré. On liait les boyaux de la victime autour du tronc ; on faisait des aspersions de graisse fondue ; on suspendait à une des branches un morceau de viande : c'était la part du *Ngai*, qui viendrait se régaler pendant la nuit. . . Le reste, c'est-à-dire le tout, les sorciers le mangeaient.

Et comme le jour du sacrifice était judicieusement choisi, quand l'horizon était chargé de nuages noirs, la pluie ne manquait jamais, et tout le monde était content. . .

Notre *Ngai* était un très brave homme de *Ngai*, très indulgent, très paternel. C'était comme s'il nous avait dit :

“ Amusez-vous bien, mes enfants ; tuez, volez, mentez ; mais cachez-vous ! Le mal n'est mal que quand on se laisse prendre. Du reste, ce n'est qu'un conseil que je vous donne : tout cela ne me regarde pas. Je m'occupe uniquement de la pluie, et de faire pousser vos patates ”.

Nous le distinguions, ce bon *Ngai*, des Esprits d'En-Bas ou *Ngoma*, que nous disions être les Esprits des Ancêtres, errant vaguement et plus ou moins heureux, au centre de la terre.

Les *Ngoma*, eux, n'étaient pas si commodes.

Ils nous empêchaient de battre nos femmes, en en pre-

nant possession subitement, au milieu de cette opération souvent si nécessaire. Ils précipitaient une chèvre, et quelquefois même un enfant, dans le feu de la case. En un mot, ils nous jouaient constamment des tours d'un goût très douteux.

Ils nous avaient d'ailleurs enseigné une infinité de *megiro* (pratiques, rites, observances) qui nous prenaient bien plus de moutons que les Massaïs. Transgresser le moindre d'entre eux était un *sahu* (péché). On pouvait à peine faire un pas à droite ou à gauche, sans être infecté par un *sahu*. Et ils étaient aussi inévitables que le fusil des Blancs. Exemples : Un serpent traversait mon chemin : ou le vent terrassait un de mes arbres ; ou l'hyène. . . s'oubliait près de ma case. Ce n'était ni le serpent, ni l'hyène, ni le vent ; c'était moi qui avait fait le péché, lequel me donnerait la mort, infecterait mes enfants, ou dévorerait mon troupeau.

C'était une tyrannie contre laquelle nul sorcier ne protestait, de laquelle jamais nous ne songions à nous plaindre.

Quand on n'avait pas la conscience à l'aise, on allait donc trouver le sorcier pour *kotahikio*, c'est-à-dire se confesser.

On disait un peu comme ceci, suivant les cas :

“ — *Baba* (mon père), *baba*, bénissez-moi parce que j'ai péché.

“ Je m'accuse d'un serpent, qui a traversé mon sentier ;

“ Je m'accuse de trois coups de vent : le premier a terrassé un arbre ; le second a démolé le toit de ma case ; le troisième m'a enlevé la couverture, me laissant. . . tel quel ;

“ Je m'accuse d'une grenouille, qui s'est jetée dans le feu ;

“ Je m'accuse de deux marmites : l'une s'est fondue sur le feu ; l'autre a laissé se répandre le contenu ;

“ F  
c'était  
C'est  
“ —  
cier ;  
et je t  
Au  
pliqué  
En  
à tout  
est ext  
une bo  
tout ce  
“ vieux  
voulai  
ils emp  
mutuel  
Pour  
nous av  
figures  
Les s  
ques de  
attirail  
plusieur  
ches, qu  
Kénia.  
bête fér  
pour no

“ Finalement, voici mon plus gros *sahu* : J'ai oublié que c'était défendu, et j'ai, moi-même, rasé la tête à ma femme. C'est tout. . . ”

“ — C'est assez pour une fois, mon fils, répondait le sorcier ; mais à tout péché miséricorde ; donne-moi un mouton, et je te donnerai l'absolution ”.

Au point de vue de la Morale, ce n'était pas plus compliqué ; mais ça l'était cependant beaucoup !

En outre, le nom de *Ngai* se donne, métaphoriquement, à tout ce qui est grand, fort, riche, puissant, à tout ce qui est extraordinaire. Par exemple une chèvre qui naissait avec une bosse comme un chameau, c'était *Ngai* ; *Ngai*, c'était tout ce qui protège, qui défend, qui sauve. Et quand nos “ vieux ”, dans la chaleur communicative de leurs banquets, voulaient se faire des compliments qui en valaient la peine, ils employaient des figures de rhétorique, et se traitaient mutuellement de *Ngai*. . .

Pour nous tous, “ mon père ” était un *Ngai*. Mais quand nous avions le malheur de le lui dire, il employait aussi des figures de rhétorique, et nous appelait des *ndigiri*.

Les sorciers eux-mêmes voulurent lui donner des marques de sympathie. Ils arrivèrent un jour avec tout leur attirail : Calebasses, cornes, queues de bouc, etc., et firent plusieurs fois le tour de sa tente, semant des poudres blanches, qu'ils avaient ravies, disaient-ils, au sommet du Mont Kénia. C'était pour empêcher que l'hyène ou tout autre bête féroce, une perdrix par exemple, n'entrât dans la tente, pour nous dévorer un *Ngai* si précieux. . .

\* \* \*

“ Mon Père ” s’installa, construisit ses deux cases et fit son jardin.

Il soignait les plaies, surveillait de près nos petits tyrans qui le craignaient comme le feu et remuèrent ciel et terre pour le faire partir, pour l’expulser. Il parlait aux enfants du Dieu des Blancs ; il nous procurait du travail, ce qui rendait l’impôt facile ; sa seule présence, enfin, suffisait pour empêcher toute injustice et toute violence.

Et qu’il le voulût ou ne le voulut pas, il était bien notre *Ngai*, l’être fort et puissant qui défend, qui protège et qui sauve.

Mais il n’avait pas l’air satisfait du tout, de jouer un rôle pourtant si grand et si utile à l’humanité souffrante. . .

Il n’était pas moins impatient que ses autres frères, et il ne cessait de crier :

“—Pourquoi ne venez-vous pas m’écouter, jeunes gens ” ?

Et eux de répondre :

“ — Nous viendrons plus tard, dans deux ou trois années, quand nous serons fatigués de danser ”.

Alors, il s’adressait à nous autres, les “ vieux ”, vieillissés avant l’âge, qui ne dansions plus ; car nous méprisions trop ces jeunes fats, qui non seulement étaient tous *ndéro*, mais qui n’avaient jamais fait d’expédition et n’en feraient jamais. Et il nous disait, lorsque nous venions gravement nous promener chez lui : “ Et vous, qu’est-ce qui vous empêche donc de venir écouter la parole de Dieu ” ?

Nous n’avions rien à répondre, et pour lui faire plaisir, nous allions écouter.

Il nous disait :

“  
Vérit  
le mo  
qui n  
pour  
Vous  
patat  
patat  
tous  
Et  
l’opér  
raissa  
on n’y  
Et la  
Or,  
ressen  
me ind  
Père e  
gagner  
deman  
pourvu  
  
J’all  
des can  
difficul  
élémen  
simplic  
“ pour

“ — Ce que je vous dis est la Vérité ; et vous verriez la Vérité comme je la vois, si vous n'étiez des *ndigiri*. (Tout le monde riait). Vous riez, mais vous ne rirez plus, un jour qui n'est pas loin, quand le diable vous mettra sur son feu, pour vous faire rôtir et griller toujours, toujours, *agu, agu*. Vous n'avez donc jamais vu griller un maïs ou rôtir une patate ? La patate cuite, on la mange, et c'est fini pour la patate. Vous, vous serez des patates qui rôtiront toujours, toujours, et ne seront jamais mangées. . . ”

Et il nous montrait nos femmes, près de là, qui faisaient l'opération. Alors tout le monde sortait. Puis, on ne repa-  
raissait plus de deux ou trois jours. Mais, ce temps passé, on n'y tenait plus. On disait : “ Allons saluer “ mon Père ”. Et la même scène recommençait toujours. . .

Or, une nuit, que je ne pouvais dormir, je m'imaginai ressentir les sensations d'une patate, condamnée à la suprême infortune de n'être jamais mangée. Je me disais : “ *Mon Père* est plus savant que tous les sorciers ensemble. Que gagnerait-il à me tromper ? En somme, tout ce qu'il me demande, c'est de l'écouter ; ce qui n'est pas trop dangereux, pourvu qu'on ne rie pas ” . . .

\* \* \*

J'allai écouter régulièrement, malgré les plaisanteries des camarades, J'appris ce que vous savez ; je l'appris sans difficulté, puisque nous possédions déjà de si nombreux éléments de la science première ; et un jour, enfin, dans ma simplicité, je demandai à notre *Ngai* européen le baptême “ pour *renaître* une troisième fois ” . . .

Ah ! je fus bien reçu !

“ — Mais, malheureux, s'écria-t-il, en levant les bras au ciel, ses lunettes lançaient des éclairs, sa barbe se dressant menaçante, comment veux-tu que je te baptise, avec tes deux femmes ? ” . . .

Ma première femme, mon pauvre père me l'avait léguée. La “ petite ”, ma fiancée, n'était que la seconde. . . Et il me faudrait la sacrifier !

“ — Moturi, ajouta-t-il (je m'appelais ainsi, il est temps que je vous le dise ! ) Moturi, ne vois-tu donc pas que ta première femme ayant appartenu à ton père, est très illégitime, même si tu reste païen ? Il faut venir parmi des sauvages comme vous, pour rencontrer un homme qui consente à épouser sa belle-mère ! On te la laissera ta Adangilo (c'est ainsi que la “ petite ” s'appelait), puisque tu as l'air de l'aimer tant ! ”

Je reçus le baptême, un jour de Noël, en présence d'une foule énorme de compatriotes, abasourdis. Ils furent scandalisés de m'entendre renoncer à ces bons vieux *Ngoma*, et en termes si peu modérés.

Ils étaient accourus, mes chers compatriotes, ayant une vague impression qu'on allait me faire *boire* quelque chose. . . Ce ne pouvait pas être de l'eau pure, allons donc. . . Et comme il pourrait en rester. . .

Ils furent désappointés, mes pauvres compatriotes, non moins que scandalisés.

Mais tous ne le furent pas ; car nous formons aujourd'hui un petit groupe, très uni, de chrétiens kikouyou.

Ma chère femme me demanda un jour si elle devait être transformée, après sa mort, en patate humaine ? Je lui

répondis, superbe d'indifférence, que cela ne me regardait pas et que cela m'était égal. . . C'est ainsi qu'il faut les prendre !

Quelques mois plus tard, elle recevait le baptême à son tour ; *Wangilo* devenait *Angela*, comme *Moturi* était devenu *Mathurin*. . .

Wangilo, Angela ; Moturi, Mathurin : les païens s'imaginent que c'est " mon Père " qui prononce mal. . .

Extérieurement, en vérité, nous n'avons pas beaucoup changé. Nous sommes chrétiens ; mais nous restons toujours des Kikouyous, et avec fierté.

Je continue à soigner le troupeau, gloire et richesse de mes compatriotes. Il augmente merveilleusement, ce cher troupeau, depuis que nos innombrables superstitions ne m'en demandent plus la bonne moitié. Je me promène avec grâce et solennité, drapé majestueusement dans une couverture neuve, à couleurs brillantes. Je prends part aux réjouissances de mes concitoyens, mais avec modération.

Pas plus qu'au temps passé, je ne tremble devant qui que ce soit.

Je connais tous mes devoirs ; mais je n'ignore aucun de mes droits.

Je jouis, en toute sécurité, de mes biens et de ma liberté. Le fusil ne m'inspire plus aucune crainte ; car " Mon Père " m'a enseigné que, pour plaire aux Blancs du gouvernement, il me suffit d'être fidèle à la loi de Dieu. . .

Je me sens redevenir joyeux, libre et fier. Je suis plus que roi, ou fils de roi : je suis enfant de Dieu !

Ma femme, extérieurement, reste toujours soumise, humble et laborieuse. Mais il s'est opéré en elle un changement

que je ne m'explique guère. Ce sont mes idées, peut-être, qui ont changé. Elle me regarde plus franchement, me parle plus naturellement, me sourit plus affectueusement qu'elle ne l'avait fait depuis cette soirée néfaste où commença sa captivité.

Et quand, le soir, dans notre case ronde, nos enfants endormis, nous avons, ensemble, fini le tour de ces " perles de Dieu " que *mon Père* nous a données, nous nous asseyons au coin du feu ; et comme, en ce beau jour de soleil, où je la trouvai se reposant à l'ombre, elle m'offre encore des maïs grillés. . .

Nous sommes heureux, parce que le *Ngui*, le vrai, celui des Blancs est de retour. . . Et ma femme pourrait ajouter : " Nous étions comme des esclaves ; Il nous a donné la Liberté " !

VI



dévo  
les pl  
s'éten  
verts  
dans  
de la  
traillé  
vions  
de pet

(1)



## ASIE

---

### VERS MOUSSOUL-LA-BOSSUE <sup>(1)</sup>

Par le R. P. MARIE-BERNARD ALLO

DES FRÈRES PRÊCHEURS

---

*(Suite et fin)*

#### III. — A travers le pays des patriarches

**E**N quittant les sources fraîches de Biredjik, la caravane serpente à travers une région peu différente de la Syrie : des mamelons jaunes, absolument déboisés, et par conséquent creusés de ravins profonds par les pluies de l'hiver ; de petits plateaux herbus, d'où la vue s'étendait au loin, mais qui étaient parfois tout entiers recouverts de blocs de rochers arrondis, enfoncés profondément dans le sol, et si proches les uns des autres que nous avions de la peine à passer au travers. On eût dit un terrain mitraillé avec des bolidés. Enfin, de temps en temps, nous trouvions des vallons à bords escarpés, au fond desquelles coulent de petites rivières, qu'entoure une végétation vigoureuse de

---

(1) Voir le numéro précédent.

saules et de peupliers tout remplis d'oiseaux. Deux ou trois fois nous les traversâmes sur des ponts de forme et de pavage antiques ; mais, d'ordinaire, on les passait à gué.

C'est au bord d'un de ces cours d'eau que nous campâmes après Biredjik. Il nous séparait d'un village en terre glaise, où les maisonnettes, à demi enfoncées dans le sol, étaient surmontées d'une haute toiture conique.

Ce village est construit au pied d'un *tell* (élévation en pente douce), d'où l'on peut surveiller la contrée d'alentour. Presque tous les villages de la plaine, par mesure de prudence, ont été construits au pied de pareils monticules. Celui-ci possède une mosquée ancienne, à quatre coupes, et s'appelle, comme la mosquée elle-même, Tchar-Mélik : nom hybride, formé de kurde et d'arabe, et qui signifie " les quatre rois ", à cause de quatre saints de l'Islam qui seraient enterrés là. C'est un lieu de pèlerinage fréquenté par les croyants de Syrie et de Mésopotamie ; aussi, en face de la mosquée, on a construit un klan aux vastes proportions.

La petite rivière de Tchar-Mélik est si jolie, ses bords sont si touffus, que le voyageur peut se croire en Europe. Et pourtant, ce n'est pas pareil ; d'abord, ces bouquets d'arbres ne sont que de minces oasis, que la " peste " turque finira par ronger un jour ; les oiseaux qui y chantent se sont tous, de plusieurs lieues à la ronde, rassemblés pour nicher sur ce petit espace vert ; il y en a trop, ils sont trop tapageurs.

En Orient, tout est violent comme relief et contraste. Tout se ramène à la couleur et à la sensation ; pas de sen-

time  
cilen  
infin  
l'acu  
Tous  
ces "  
entra  
enfin  
tout  
distan  
moins  
pierre  
au-de  
Qu  
étape.

De  
inciden  
les vill  
Ver  
pleins  
féroce  
un vil  
n'y a q  
n'est pa  
d'un vi  
bord d  
roc et

timent, pas de nuance. Il est vrai qu'on trouverait difficilement une palette assez riche pour rendre ces couleurs infiniment variées et délicates ; mais l'œil est trop saisi : l'acuité de la sensation fait tort à l'imagination elle-même. Tous ces beaux paysages n'ont pas de ces demi-teintes, de ces " dessous ", de ces dégradations lentes de la lumière qui entraînent la vue et la pensée dans l'infini des profondeurs ; enfin ils n'ont pas la " poésie " de ceux d'Occident. Mais tout ce que j'ai vu de plus éclatant, de Beyrouth au Kurdistan — j'excepte toutefois le vrai désert, — j'ai trouvé moins d'idée qu'il n'y en a en France dans deux ou trois pierres moussues au bord d'une fontaine, avec un chêne au-dessus et une fauvette gazouillant dans le feuillage.

Quoi qu'il en soit, Tchar-Mélik fut encore une bonne étape.

\* \* \*

De là nous reprîmes notre marche à l'Est, vers Orfa, sans incidents. Le paysage prenait plus de sévérité qu'en Syrie ; les villages se faisaient rares.

Vers le milieu de la matinée, nous nous retrouvons en pleins défilés de montagnes. Déjà mordus par un soleil féroce, nous apercevons un grand arbre sur le sommet ; un vif désir nous prend d'aller déjeuner à son ombre ; il n'y a qu'une demi-heure de chemin, à peine. Mais ce chemin n'est pas vulgaire. Subitement nous nous trouvons au bord d'un vrai précipice, qu'il faut franchir. Le sentier rase le bord du trou, et il est si resserré entre de gros quartiers de roc et le vide, que les chevaux ont à peine la place d'y

mettre leurs quatre pieds, prudemment, l'un après l'autre, sur la même ligne. Ces braves bêtes sortirent pourtant de cette mauvaise passe, et nous sur leur dos, avec une désinvolture de chèvres. Je dus leur faire amende honorable. Comment les *tartérouanes* ont-ils réussi à passer ? Je l'ignore ; mais, au bout de la demi-heure, nous étions assis, au complet, sous le grand mûrier sauvage, dont l'ombre tournait, en sens inverse du soleil, et nous avec elle.

En quittant cet abri béni, nous nous engageons dans le désert.

Plus un village, plus un homme, plus un chameau ; un terrain ondulé et aride, où se voient à peine quelques touffes d'herbe rare et jaune entre les cailloux gris. Quand on est au sommet d'une large ondulation de terrain, on en voit une deuxième, qu'il faut gravir et redescendre, puis une troisième, une quatrième, et toujours ainsi, comme une vague suit une autre vague devant les yeux du nageur qui s'aventure au large. Et rien, dans cette monotonie, pour fixer le regard, ni sur la terre grisâtre, ni dans l'implacable ciel bleu. Une lourde somnolence commence à peser sur nous. Il faut s'habituer au désert, comme à l'Océan ; les spectacles infinis, au début, désorientent toujours la pensée et accablent la pauvre nature, qui a soif de variété et de mouvement.

Nous marchons ainsi des heures, des heures. Quand enfin nous nous allongeons sous les tentes, ce n'est pas seulement un repos physique bien gagné, c'est un soulagement moral, un poids ôté de dessus le cœur.

Le lendemain, nous rentrons dans un paysage moins aus-

tère  
tirent  
repar

Le

l'Euphr

se un

constr

qui so

Scand

du dés

retrou

Le l

des ro

remar

un por

nous l

il parle

de café

à trois

Aux

liers se

voyage

qu'aux

pons, e

cimetiè

comme

le cas d

(1) Va  
et au pri

tère. Voici d'abord un puits. Quelques Bédouins nous en tirent de l'eau, au moyen d'une outre noire. Par-ci par-là, reparait un peu de verdure.

Le soir, nous campons à proximité d'un petit affluent de l'Euphrate. L'eau est stagnante ; dans le sol détrempé pousse un véritable bois d'arbres grêles. Au bord de ce bois est construit un village en branches et en roseaux, comme ceux qui sont au pied de l'Amanah, dans la plaine malsaine de Scanderoun. Nous n'avons encore fait qu'effleurer la lisière du désert ; au delà d'Orfa, et surtout de Nissibine, nous le retrouverons dans toutes sa tristesse et sa grandeur.

Le lendemain nous fait jouir d'un coup d'œil plus varié : des rochers pittoresques, de larges *ouadi* (1), et même, chose remarquable, des ouvriers qui travaillent à une route et à un pont. Leur contremaître, vêtu à l'européenne, accourt nous baiser les mains : ancien élève des Français d'Alpe, il parle français. Il voudrait nous faire prendre une tasse de café. Nous refusons, car le temps presse ; Orfa est encore à trois heures de là.

Aux approches de la ville, une foule de piétons ou de cavaliers se mêlent à nous ; des Bédouins en chemise sale, des voyageurs turcs en costume ancien, à la zouave, armés jusqu'aux dents. Nous sommes près d'une centaine qui grimpons, en désordre, un chemin resserré entre deux lignes de cimetières musulmans. Car Orfa tout entière est entourée, comme d'une ceinture, par les "champs de la mort". C'est le cas de plusieurs autres villes turques. Y aurait-il là un

---

(1) Vallons desséchés en été, mais où coulent des torrents en hiver et au printemps.

symbole ? La mer étreint partout ce qui reste de vie dans ce pauvre Orient.

Enfin Orfa nous apparaît, au fond d'une large échancrure, à mie-montagne, et nous y faisons une solennelle entrée vers deux heures de l'après-midi.

Sortis du cimetière, nous nous arrêtons entre la porte de ville et une caserne, pendant que les *caterdjis* installent une caravane dans un khan. Une foule de soldats déguenillés, et de Turcs de tout âge, de toute mine, de toute couleur, nous environnent pleins d'une curiosité silencieuse ; aucune démonstration ni de sympathie, ni de répulsion. Soudain, un jeune homme bien vêtu fend la foule au galop de son cheval arabe et nous adresse la parole en français. C'était un maître d'école catholique, chargé de nous conduire à la mission des Pères Capucins. Nous le suivons, en longeant un ravin plein de verdure, puis des cimetières encore, puis des rues ou ruelles ; enfin nous descendons dans la cour de la mission, où l'unique missionnaire, un vénérable Père italien, le Père Basile, vient au devant de nous, aussi vite que lui permettent ses vieilles jambes.

\* \* \*

Ce bon religieux est en Asie depuis trois ans. La fin de sa carrière apostolique a été assombrie par la vue d'horribles drames. De la terrasse de sa maison, il nous montrait les quartiers de la ville où se déroulèrent, en 1895, les fameux " événements ".

Les pauvres Arméniens, depuis plus d'un mois, étaient privés de leurs armes et bloqués dans leurs maisons ; tout

ce temps-là, on les priva à peu près d'eau et de nourriture. Enfin, on publia qu'on leur rendait le droit de boire et de se laver, et ils se crurent sauvés. Les hommes allèrent rouvrir leurs échoppes au bazar, les femmes se mirent toutes à faire la lessive. Mais voici que des cris féroces retentissent : les égorgeurs se ruent en masse sur les *infidèles*. Les portes des maisons arméniennes ou jacobites sont enfoncées ; on pille on tue tout à la fois. C'est un sauve qui-peut. Les Arméniens, ainsi surpris, se réfugient dans leur église. Mais les portes de l'édifice ne résistent pas longtemps. Là, le massacre s'organise. On fait passer les hommes, un à un, devant un musulman qui leur commande de prononcer la formule : " Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète ". La plupart refusent et sont hachés ; ceux qui ont la faiblesse d'apostasier sont tués comme les autres. Les femmes s'étaient réfugiées dans la tribune, d'où elles assistaient à la bouche-rie, en poussant des cris de terreur. Les bandits les y enferment, et quand ils en ont fini avec les hommes, ils mettent le feu à l'église. Cadavres et vivants brûlèrent ensemble. Les pans de l'église qui restaient debout après cette atrocité étaient tout imprégnés d'un conduit hideux, fait de sang et de graisse humaine. Quatre mille chrétiens périrent dans cette journée.

Seuls les catholiques, par crainte de la France, furent épargnés ; on se borna à piller quelques-unes de leurs boutiques.

Les Pères Capucins — ils étaient deux alors — abritèrent ces jours-là dans leur maison tous les chrétiens qui purent y arriver. La maison des Sœurs reçut les femmes.

\* \* \*

Quand on vient de faire l'histoire contemporaine d'Orfa que dire, après cela, de la ville en elle-même ? La première chose que nous voulûmes y voir, ce fut le quartier et l'église des Arméniens. Car le quartier s'est repeuplé, et l'église s'est rebâtie. Rien ne prouve mieux l'étonnante vitalité de cette race. Déjà les rues y sont plus animées que dans les quartiers musulmans.

Les Sœurs franciscaines ont recueilli les enfants des Grégoriens et des Jacobites massacrés ; il est surpeuplé, cet orphelinat ! Puisse la charité catholique ouvrir bientôt les yeux à ces pauvres gens que le respect routinier de leurs traditions maintient seul dans l'hérésie !

Après cette visite aux Arméniens, nous vîmes aussi les mosquées. Elles sont jolies, la dévotion musulmane étant très florissante à Orfa. Des cimetières les entourent ; chaque tombe porte deux cippes sculptés, qui se font vis-à-vis à chaque bout, l'un couronné d'un turban ou d'une boule représentant un turban, l'autre pointu. Elles se suivent, par cinq ou six, depuis la grande mosquée, où se trouve le principal réservoir d'eau, jusqu'à la mosquée d'Abraham.

\* \* \*

La mosquée d'Abraham ! Elle est située au pied d'une colline pittoresque, qui est creusée de grottes moussues, et porte une citadelle délabrée au sommet. Dans cette citadelle se dressent deux hautes colonnes, ruines de quelque monument des temps byzantins, ou de la grande époque arabe ; il s'est formé à leur sujet une légende. Les musulmans disent



que les païens s'étaient saisis d'Abraham et lui avaient lié les poignets à chacune de ces colonnes (il fallait que le patriarche fût d'une taille plus que gigantesque car il y a beaucoup d'écartement entre les deux), et voulaient le contraindre à renier sa foi en un Dieu unique ; un miracle le sauva.

Le nom du grand patriarche remplit ce pays ; car Haran, où il entendit les ordres de l'Eternel, n'est qu'à neuf heures au sud d'Orfa. Nous ne pûmes malheureusement passer là ni chercher sur le lieu même où pouvaient être le puits de Rébecca et la maison de Laban l'Araméen.

Ce voisinage et l'imagination prodigieuse des Orientaux font qu'Orfa est toute pleine de souvenirs apocryphes sur le compte d'Abraham. La mosquée qui porte son nom possède une source dont l'eau est excellente. Dans une autre mosquée, une immense vasque quadrangulaire, bordée d'un portique, est peuplée de poissons du genre des carpes, appelés aussi " poissons d'Abraham ". Ces bêtes sont sacrées ; personne n'y touche. Et pourtant ils pullulent et sont si familiers qu'on les prendrait à la main. Dès qu'ils voient quelqu'un au bord du bassin, ils nagent par centaines de ce côté, attendant ce que le visiteur leur jettera. Nous leurs lançâmes des poignées de poids-chiches. Il fallait voir l'avidité, les sauts le grouillement de tout ce petit monde. Ils se serraient et se bouscullaient de telle sorte, qu'on en voyait se débattre à plus de quinze centimètres au-dessus de l'eau, soulevés sur le dos des autres. Parfois, dans cette confusion, un gros se trompait, et, au lieu du poids-chiche, avalait un petit poisson. Cette erreur ne le troublait guère ; il continuait à prendre

part à la distribution avec sérénité. Nous fîmes, toujours suivis de nos poissons, le tour de cette vasque, puis de plusieurs autres qui communiquent avec la première et se succèdent jusqu'à la mosquée d'Abraham. Ce fut la même scène partout. Heureuses bêtes !

Après le Souvenir des patriarches, il n'en est pas de plus grand dans le pays que celui de l'illustre diacre Ephrem le Syrien. Mais les monuments de son temps sont devenus très rares dans l'ancienne Edesse, devenue la moderne Orfa.

Il existé bien encore, sous son vocable, à quelque distance de la ville, un couvent des moines, hérétiques malheureusement ; on le dit bâti sur l'emplacement de sa demeure. Dans les montagnes, avant d'entrer en ville, nous apercevions çà et là des grottes, anciennes *laures* d'anachorètes, qui peuvent dater aussi de son époque ; c'est tout.

C'est à Orfa que nous devons fixer notre itinéraire.

Il y en avait deux à choisir. Continuer par le nord, à travers un pays peuplé et pittoresque, et nous rendre par des étapes courtes et faciles, à Diarbékir, à Djézireh pour descendre de là à Mossoul ; nous eussions suivi le cours du Tigre sur un *kellek*, c'est-à-dire un radeau que maintiennent à flot des outres gonflées. Ou bien prendre une voie plus difficile, mais plus courte, obliquer au sud-est, traverser le désert au sud du Mardin, passer par Nisibe, et entrer à cheval dans Mossoul-la-Bossue.

Ces deux routes avaient leurs avantages et leurs inconvénients.

La première, quoique plus longue, est plus agréable en temps ordinaire ; mais, depuis 1895, les tribus kurdes, orga-

nisées,  
nées,  
de le  
pour  
qu'un  
dits p  
leurs  
sants,  
mener  
sont f  
rencon

D'o  
L'A  
se trou  
Après

—  
à Moss

—

—

—

donner  
pas qu  
dre tou  
cement

On s  
le désen

Voilà

nisées en corps de *Hamidiés* et munies d'armes perfectionnées, s'y font la guerre de régiment à régiment, sans parler de leurs razzias qui mettent le pays à sac. Il aurait fallu, pour être en sécurité, obtenir une escorte imposante de quel qu'un de leurs chefs. Or, si obligeants que ces braves bandits puissent être à leurs heures, autant vaut ne pas se faire leurs obligés ; il est ennuyeux d'assister, en témoins impuissants, aux méfaits de ses amis. La route du désert peut mener en quinze jours d'Orfa à Mossoul ; mais les étapes y sont fatigantes, l'eau rare et mauvaise ; on peut y faire la rencontre de Bédouins pillards.

D'où perplexité.

L'Abouna-Béïs alla voir le *mutessarif* (préfet) d'Orfa. Il se trouva que ce fonctionnaire était de ses connaissances. Après les premières civilités, le Père lui dit :

“ — Monsieur, me donneriez-vous une escorte pour aller à Mossoul, par Diarbékir ?

“ — Par Diarbékir, mon Père ?

“ — Mais oui ; y voyez-vous du danger ?

“ — Du danger ? répondit le Turc ; eh non ! Je puis vous donner une escorte pour le territoire d'Orfa et je ne doute pas que, de son côté, le *vali* de Diarbékir ne tienne à prendre toutes les mesures nécessaires pour vous protéger efficacement, si vous êtes bien décidé à passer par là ”.

On sait “ ce que parler veut dire ” ; notre voyage à travers le désert fut résolu.

\* \* \*

Voilà pourquoi, le vendredi 26 octobre, prenant congé du

P. Basile, nous nous rendîmes au khan où étaient nos chevaux et nous quittâmes Orfa vers neuf heures, à travers le marché, où grouillait la foule multicolore des Turcs et des Arabes, au milieu des moutons, des chameaux et des ânes.

On se trouva bientôt sur un plateau, avec des montagnes à droite et à gauche de l'horizon, et tout l'espace ouvert devant nous. Ce plateau était nu, à cause de la saison ; mais les nombreuses traces de labour indique assez la fertilité remarquable du sol. Le pays d'Orfa est beau et riche ; la ville elle-même, avec ses souvenirs chrétiens et bibliques, son commerce, son animation, serait des plus attrayantes, n'était le nuage de sang pas encore dissipé, qui jette sa teinte sinistre sur tout ce qu'on y voit de gracieux.

Les Turcs, dirait-on, commencent à se douter de l'importance que peut acquérir cette ville, si bien postée entre la Mésopotamie et l'Arménie, le désert et les montagnes.

La route dont nous avons suivi un tronçon doit continuer jusqu'à Biredjik. Mais ce sera long, à la façon dont les travaux sont conduits. Le gouvernement exige un impôt à cet effet des habitants des deux territoires ; certain gros personnages prennent à ferme la levée de cet impôt, pour revendre à d'autre, en détail, et avec un fort bénéfice le droit d'opérer comme collecteur. Tout cela se fait sans contrôle. Et les collecteurs, naturellement, voulant gagner aussi, exigent en tout du contribuable une somme triple ou quadruple de celle que le gouvernement a fixée. La force armée est à leur disposition pour contraindre les récalcitrants. Les Turcs savent bien, par des cadeaux fait à propos, acheter le droit de ne pas payer. Alors tout pèse, en fin de compte, sur

les Arabes  
est barbu  
s'acquittent  
travaux  
ouvriers  
faite sur  
moisson,  
près. On  
retour le  
boul ; à  
le conçoit  
occasion  
difficile  
travaux

En tout  
ici qu'il

Le jour  
village de

Encore  
khan assez  
Nous étions  
Bédouins.

Le lendemain  
bout de  
rencontre  
des enfants

les Arabes pauvres et sur les chrétiens. Vis-à-vis d'eux, on est barbare : s'ils ne peuvent s'acquitter en argent, ils s'acquitteront en jours de corvée. Ce sera commode pour les travaux de la route : aussi ne cherche-t-on pas d'autres ouvriers, qui pourraient exiger un salaire. Main basse est faite sur de pauvres paysans, à l'époque des semailles, de la moisson, peu importe ; les collecteurs n'y regardent pas de si près. On les force à devenir terrassiers, sans leur donner en retour le moindre *para*, ni la moindre écuellée de *bourg-boul* ; à eux de trouver à se nourrir. De pareils ouvriers, on le conçoit, travaillent mollement ; ils saisissent la première occasion de s'évader et de rentrer chez eux ; là, il est parfois difficile de les poursuivre. Au milieu de ces vicissitudes, les travaux marchent comme ils peuvent.

En tout pays, le progrès va clopin-clopant ; mais c'est bien ici qu'il atteint son minimum de vitesse.

#### IV. — Chez les Hamidiés

Le jour où nous avons quitté Orfa, nous couchâmes au village de Mardj.

Encore un joli endroit, avec un ruisseau, des arbres, et un khan assez vaste, dont nous ne profitâmes point, du reste. Nous étions faits à la vie sous la tente, comme de véritables Bédouins.

Le lendemain, samedi, nous rentrions dans le désert. Au bout de notre étape, nous fîmes, pour la première fois, la rencontre d'un campement de nomades. Ces Bédouins étaient des enfants perdus de la tribu des Chammer. Les hommes,

bronsés, à peine vêtus de leur chemise et de quelques lambeaux d'étoffe voyante, nous regardaient passer d'un air énigmatique. Un chien féroce voulut s'élancer sur nous ; son maître le calma avec une grosse pierre bien ajustée. Sous les tentes noires, tissées en poils de chèvre et de chameau, les femmes, à notre vue, cessaient pour un instant de piler le *bourboul* ou de pétrir la pâte dont elles font le pain de la famille.

Ces Bédouines, vêtues d'une longue tunique très simple au lieu du paletot et de la calotte bouffante, des Syriennes la tête couverte d'un simple voile, avec quelques ornements d'or ou d'argent dans les cheveux, au lieu des casques, des tiaras, des bonnets pointus dont les femmes kurdes complètent leur accoutrement chamarré, étaient vraiment d'une belle prestance, et marchaient comme des déesses grecques. La femme nomade, tant Bédouine que Kurde, est bien différente de l'esclave du harem ; c'est elle qui est maîtresse, et maîtresse unique, sous la tente. La polygamie, quoique autorisée par le Coran, est très mal vue dans ces peuplades.

Du reste, Bédouins et Bédouines, malgré leurs airs royaux, sont incomparables en fait de malpropreté.

Pendant la nuit, deux cavaliers qui venaient du désert, s'arrêtèrent pour nous observer. Les *zaptiés* leur crièrent : "—Passez au large !" Alors ils firent connaître leurs bonnes intentions, et on leur permit d'approcher.

C'étaient des Bédouins d'une autre tribu ; ils parcouraient dirent-ils, le pays pour tâcher de recouvrer deux mille têtes de bétail, enlevées l'avant-veille par les coureurs d'une peuplade ennemie. Nous vîmes le lendemain ces deux éclaireurs ;

ils étaient  
de supé  
diriger

Le di  
comme  
pé, mar  
de vase  
des tart  
delà d'un  
encore q  
village a

Dans  
Ali-pach  
pays. Il

Avant  
ne, le go  
simple cl  
surprend  
qui les su  
prisonnie  
bout de p

Même  
nieuse. Il  
vont rent  
avec le re  
prend so

ils étaient armés de lances de quatre mètres, et montaient de superbes chevaux, sans selle ni bride, n'ayant pour les diriger qu'une simple corde et un fouet à manche court.

\* \* \*

Le dimanche, nous traversâmes encore un terrain lapidé comme il y en a en Syrie et à Biredjik ; puis un ravin escarpé, marécageux, plein d'herbes enchevêchées, de rochers et de vase ; nos chevaux eurent du mal à s'en tirer, les mulets des *tartérouanes* encore plus. Le soir, nous nous fixions au-delà d'un village en partie chrétien, autour duquel se voient encore quelques ruines d'une ville romaine, Léontopolis. Le village a nom Feïran-cheïr.

Dans cette région opère un chef fameux des Hamidiés, Ali-pacha. Ce Kurde exerce une sorte de suzeraineté sur le pays. Il a beaucoup d'exploits à son actif ; en voici un.

Avant de le considérer comme officier de l'armée ottomane, le gouvernement affichait la prétention de le traiter en simple chef de bande. Un jour, l'autorité expédie pour le surprendre, un peloton d'une trentaine de soldats. C'est lui qui les surprend et les désarme. Il traite correctement ses prisonniers, comme des frères en Mahomet, et veut bien, au bout de peu de temps, les relâcher.

Même il leur témoigne son intérêt d'une façon très ingénieuse. Ils peuvent craindre qu'on ne les accuse, quand ils vont rentrer bredouilles, de n'avoir pas osé prendre contact avec le redoutable chef ; pour les mettre donc à couvert, Ali prend son cachet d'argent, le fait chauffer, l'imprime, un

peu au-dessous des reins, sur la peau de chacun des pauvres diables. Cela fait, il les renvoie gracieusement, tous munis d'un certificat latent, mais authentique, qui constate que le contact a eu lieu, qu'ils ont bien rempli leur mission dans la mesure de leur pouvoir. *Se non è vero!*...

A cette étape, nous reçûmes d'innombrables visites. Le village était en fête et faisait un tintamarre joyeux.

Deux prêtres vinrent saluer le P. Calland. Un Arménien catholique, qui avait appris le français à Alep, nous entretenait longtemps ; il voulait même nous donner pour rien des monnaies de Léontiopolis, qu'on eut soin de lui payer. De grands Arabes tournaient autour de nous, et venaient examiner, palper, de la façon la plus familière, tous les objets de notre installation. Parmi eux se trouvait un *Hamidié*, homme superbe ; son titre était reconnaissable à un petit signe de métal qu'ils portent à la coiffure.

Au coucher du soleil, un autre *Hamidié*, de seize ans à peine, arriva des environs nous apporter les compliments d'Ali-pacha. Il nous dit qu'il nous accompagnerait le lendemain sur l'ordre du chef.

Sa présence ne fut, certes, pas inutile pour nous assurer le respect de certains cavaliers qu'on vit passer, ventre à terre, avec l'air de gens que les fusils de Thoma et de Youssef, et même ceux de nos gendarmes (modèle de la guerre d'Italie) n'auraient guère impressionnés. Dès que notre jeune compagnon les voyait venir, il lançait au galop sa jument fringante, et mettait une balle dans son fusil — par simple mode de facétie. L'autre en faisait autant. Une fois à bonne portée, les deux *Hamidiés* se visaient, sans

arrêter  
en mêm  
même é  
comme

Le sa  
côtés ;  
une vac  
même c  
fusil, vis

La pr  
vue de t  
se tuer,  
un bravo  
que nous  
au tomb  
plaisir en  
Martini,  
ver, pare  
portée t  
servirait,  
Kurdes o  
essaient d  
la prévisi  
leur en fo

Le mar  
ment dés  
mière hal



arrêter leurs chevaux ; arrivés l'un sur l'autre, ils relevaient en même temps le canon de leurs armes, et partaient d'un même éclat de rire. Alors le cavalier disparaissait, rapide comme le vent, en nous laissant un bonjour poli.

Le sauvage enfant reprenait, tranquille, sa marche à nos côtés ; mais, dès qu'il voyait passer un chameau, un âne, une vache, ou même un être raisonnable, c'était toujours la même cérémonie ; froidement il glissait une balle dans son fusil, visait attentivement l'objet et . . retirait sa cartouche.

La première idée qui s'éveille en ce jeune cerveau à la vue de tout ce qui bouge, c'est que voilà une chose qui peut se tuer, le cas échéant. Malgré ses féroces instincts, c'était un brave enfant, ouvert, rieur et pieux à sa manière, puisque nous l'avons vu faire ses dévotions, en pleine caravane, au tombeau d'un cheikh. A l'étape, nous lui fîmes grand plaisir en demandant à voir ses armes. Il porte un fusil Martini, à un seul coup, de provenance anglaise ; un revolver, pareil aux revolvers d'ordonnance de nos officiers, de portée très juste ; enfin l'indispensable *khandjia*, qui servirait, au besoin, de baïonnette. Non seulement les Kurdes ont ces armes de la munificence du sultan, mais ils essaient déjà d'en fabriquer de pareilles eux-mêmes, dans la prévision du jour où les Turcs n'auront plus envie de leur en fournir.

\* \* \*

Le mardi, nous nous engageâmes sur un terrain absolument désert. On marcha longtemps avant de faire la première halte. Enfin nous aperçûmes à notre gauche une

chaîne de montagnes bleues ; un petit chaînon s'en détachait suivant la perpendiculaire, et venait nous barrer la route. Nous poussâmes nos chevaux jusque-là, et nous assîmes à l'ombre, pour déjeuner, sur des rochers qui avaient pris la forme complaisante de bancs et de fauteuils. Le sol était très pauvre ; il n'y poussait que des touffes de caroubier sauvage, dont le fruit, couleur gris fer a un peu l'aspect d'une pomme de terre, aérienne ; mais c'est une cosse, renfermant des graines noires très dures, avec un peu de fécule aux propriétés astringentes. Ce sont ces fameuses *siliquæ* de la parabole de l'Enfant prodigue. Les ânes, les bœufs, les brebis, n'en veulent point ; c'est tout au plus si les chameaux en broutent le feuillage, quand ils n'ont pas autre chose.

Donc nous étions là, occupés à déjeuner mieux que l'Enfant prodigue : Thoma restait en sentinelle sur la hauteur.

Tout à coup, il donne l'alarme : trois cavaliers ont surgi dans la plaine, et s'avancent de notre côté. Sont-ce les avant-coureurs d'une bande de Bédouins, ou des *Hamidiés* hostiles ? Mauvaise rencontre, dans tous les cas. Tous nos domestiques et les *zaptiés* prennent leurs armes, et restent dans une attitude expectante et défensive. La caravane est à plus d'un kilomètre en avant de nous ; on envoie deux gendarmes la rejoindre au galop ; on garde les deux autres. Il nous reste donc, pour nous défendre, quatre fusils et un revolver, sans compter les armes blanches. Ainsi nous mangions nos conserves et nos tranches de pastèque, au milieu d'un léger frisson de branle-bas, qui rendait les mangeurs plus guillerets, et le déjeuner plus appétissant.

Chacun  
une ba  
les der

L'en  
en joue  
et nous

Alors  
prétext  
sur des  
avec un  
et ils pe  
vane, o  
tranqui  
assez cor

Nous  
avoir pl  
autre pr  
emmene  
femmes  
vane, en  
comme  
fut ache  
curé hos  
l'histoire  
d'héroïsm  
l'entenda  
nière ins  
Après  
lement a

Chacun, en effet, pouvait se dire : " Si je viens à recevoir une balle, ces excellentes sardines à l'huile risquent d'être les dernières de ma vie. "

L'ennemi arrivait bon train ; mais, quand il se vit couché en joue par des gens sur la défensive, il adoucit son allure, et nous fit des gestes qui signifiaient *salamalec*.

Alors on permit aux trois Bédouins d'approcher, et ils prétendirent qu'ils étaient venus chercher des informations sur des gens de leur tribu, que nous avions dû rencontrer avec un troupeau de moutons. On leur répondit que non, et ils passèrent leur chemin. Comme, du côté de la caravane, on n'entendait aucun bruit suspect, nous reprîmes tranquillement notre chemin jusqu'à Tell Armen, village assez considérable, tout entier peuplé d'Arméniens catholiques.

Nous nous installâmes en-dehors, comme d'ordinaire, pour avoir plus de liberté, malgré les instances du curé et d'un autre prêtre, venus tous deux à notre rencontre pour nous emmener loger au presbytère. On dressa la tente, des femmes et des jeunes filles apportèrent de l'eau à la caravane, en de grandes amphores qu'elles tenaient sur l'épaule comme des Rébeccas et des Rachels. Quand l'installation fut achevée, le P. Galland et moi, nous allâmes visiter le curé hospitalier, qui nous donna de nombreux détails sur l'histoire de sa paroisse, histoire toute parsemée de traits d'héroïsme. Nous étions émus jusqu'au fond de l'âme en l'entendant raconter les dramatiques péripéties de la dernière insurrection kurde.

Après cette étape, nous continuâmes à marcher parallèlement aux montagnes. Avec la lorgnette, nous distinguons,

dans une échancrure, les maison de Mardin. Cette ville est de moindre importance que Oria, mais lui ressemble par la situation et ferait une excellente forteresse. A la construction plus régulière des villages, à l'abondance des terres labourées, on sentait le voisinage d'un grand centre de population. Nous voyions passer au-dessus de nos têtes d'innombrables armées, de caïllles qui émigraient. Leur vol lourd et peu soutenu les rend faciles à capturer ; c'est une fête pour les éperviers et pour les enfants des villages, comme c'en fut une pour les anciens Hébreux.

Le ciel s'était couvert, pour la première fois depuis que nous étions débarqués, et la terre d'Orient, privée de son soleil, paraissait mortellement triste. Les cultures avaient cessés. Un vent violent s'éleva, qui nous fouettait le visage, empêchait presque nos chevaux d'avancer, nous jetait du gravier dans les yeux et dans la bouche. On arriva très fatigué auprès d'un village mi-arabe mi-kurde ; une grosse averse menaçait.

Dans ces conditions, il ferait bon passer la nuit ailleurs que sous une tente. Mais il n'y avait pas de caravansérail. Le P. Galland se mit donc en quête d'un logement pour nous, chez quelque notable.

Pendant ce temps-là, nous demeurions assis près de la caravane. Une foule d'enfants nous regardaient avec curiosité. Tous, sans exception, avaient le ventre énorme, par suite, sans doute, de l'usage d'eaux malsaines, ce qui les faisait ressembler aux petits monstres que Gustave Doré a crayonnés dans *Pantagruel*. Après eux, un certain nombre de jeunes gens s'approchèrent, et s'assirent autour de nous sans dire un mot, nous regardant.

Au  
Orier  
de cé  
mer l  
les pl  
le dét  
liège.  
coiffu  
tains  
donne  
Le  
cour,  
tres, s  
battue  
Tou  
trouve  
que le  
de not  
affaire  
pouva  
Il fa  
ces ger  
rivée, l  
ques cr  
faire d  
des zap  
ces por  
vais vis  
à notre  
diés, m

Au bout de quelques minutes de cette situation qui, en Orient, n'a rien d'anormal (c'est ainsi qu'on fait les visites de cérémonie), nous les invitâmes par gestes à nous exprimer leur pensée, dans le cas où ils en auraient une ; alors les plus proches nous demandèrent, par gestes aussi, à voir le détail de notre costume, nos vêtements, nos chapeaux de liège. L'un d'eux m'offrit même de changer un instant de coiffure avec lui, faveur que je refusai, par crainte de certains échanges qui pouvaient accompagner celui-là et me donner des démangeaisons dans les cheveux.

Le P. Galland revint, et nous emmena dans une grande cour, sur laquelle s'ouvraient quelques chambres, sans fenêtres, soigneusement parquetées avec de la bouse de vache battue. C'est là-dessus qu'on étendit les matelas.

Tous nos admirateurs nous avaient suivis ; parmi eux se trouvaient quatre ou cinq grands *Hamidiés*, mieux armés que les autres et mieux vêtus. Ce monde-là s'assit en face de nous, sans manifester aucune intention de retourner à ses affaires, ou de nous laisser aux nôtres. Les gendarmes n'y pouvaient rien.

Il fallait patienter, d'autant plus que les dispositions de ces gens nous semblaient douteuses. Nos *caterdjis*, dès l'arrivée, leur avaient fait une scène violente, à cause de quelques crins arrachés à la queue de leurs chevaux, pour en faire des lacets à prendre les cailles ; sans l'intervention des *zaptiés*, une rixe aurait eu lieu entre nos hommes et tous ces porteurs de khandjiars. Au lieu donc de leur faire mauvais visage, on offrit le café et les cigarettes, non seulement à notre hôte, maître de la maison, mais encore aux *Hamidiés*, maîtres du pays.

Au bout de deux heures environ, ils finirent par s'en aller et nous laisser tranquilles. C'était la veille de la fête de Tous les Saints ; nous éprouvions quelque besoin de nous recueillir. Fort heureusement, la pluie ne tomba point aussi fort qu'on le craignait, elle nous aurait inondés à travers le toit. Il n'y eut que des averses insignifiantes, et, après une bonne nuit, nous vîmes à notre réveil un ciel très pur.

On dressa la petite tente, on y éleva l'autel, et c'est moi qui dis la messe de la solennité. La troupe reprit ensuite son exode à travers la plaine, entre les champs de cotonniers.

C'était une matinée très douce. La pluie du jour précédent avait lavé le firmament, qui était devenu d'une couleur fraîche et caressante. Ce 1er novembre oriental rappelait certaines de nos journées d'avril. Tout y était, jusqu'au chant de l'alouette, avec l'intensité de la lumière en plus. Et l'âme s'ouvrait toute large à des flots de jeunesse et d'espoir.

On déjeuna à l'ombre d'une haute tour hexagonale en ruines. D'innombrables oiseaux nichaient dans les lézardes, et y faisaient un vacarme réjouissant. Cette tour était construite en blocs de granit rose, et le terrain, alentour, se jonchait de pans de murs écroulés. Aucune inscription, d'ailleurs, aucune sculpture, pour faire connaître l'époque du monument, sans doute arabe.

En partant de là, nous perdîmes de vue, pour quelque temps, les montagnes violettes que nous longions depuis quelques jours. Le terrain devint marécageux et difficile ; il y eut des rivières à passer. Mais les hommes et les bêtes

étaient  
par u  
gnion  
dans

Nis  
lage ;  
tance  
et la v  
cette e  
l'air c  
grelot

Nou  
Dumir  
avait c  
dans u  
de Ma  
assez d  
ville, d  
d'herbe

Natu  
que. M  
mes se  
lante,  
Quelqu  
remède  
qui se f

étaient pleins d'ardeur, et, dès une heure de l'après-midi, par un sentier qui descendait entre des jardins, nous atteignons Nissibine, l'ancienne Nisibe, au chant de la brise dans les jeunes peupliers.

#### V. — Nissibine

Nisibe n'était plus, il y a un demi siècle, qu'un gros village ; elle est redevenue une petite ville, qui a de l'importance comme centre de la tribu commerçante des Taï. L'eau et la verdure y abondent et y mettent de la gaieté ; mais cette eau est malsaine, tout alourdie de sels de mercure, et l'air chargé de miasmes de fièvre. Les habitants sont tous grelottants et malades.

Nous devons y passer deux nuits, et attendre là le R. P. Duminy, de notre mission de Seert, à qui le R. P. Galland avait donné rendez-vous. D'abord on pensa à s'installer dans une maison inoccupée, appartenant à un commerçant de Mardin, de nos amis. Mais, comme on n'y trouva pas assez de place, nous fîmes dresser les tentes, en-dehors de la ville, dans une plaine émaillée de quelques rares touffes d'herbe et d'innombrables carcasses d'ânes et de chevaux.

Naturellement, notre présence excita la curiosité publique. Mais nous étions cette fois en pays policé, les gendarmes se sentaient sur leur terrain ; ils firent une garde vigilante, grâce à laquelle nous ne fûmes pas trop importunés. Quelques fiévreux vinrent seulement nous demander des remèdes, et même un pauvre homme, affligé de la cataracte, qui se figurait que des Européens pourraient la lui enlever

comme une fièvre. Surtout il arriva des marchands d'antiquités, qui nous offrirent entre autres objets des pièces d'argent des Séleucides et deux cylindres assyriens, dont le dessin était assez net, mais qui ne portaient point de caractères. Nous ne fîmes là aucune acquisition.

Deux de ces marchands étaient des fils d'Israël, reconnaissables à leur type et aux deux papillotes rousses qui sortaient de leur turban, sur les tempes. Ils assistaient aux marchandages avec un air tranquille et impénétrable, qui suffisait à révéler en eux des gens très forts, trop forts pour qu'on n'étudiât pas de près l'authenticité de leurs articles.

Au bout de la plaine, à l'Ouest, s'élèvent, derrière un petit mamelon, cinq colonnes d'ordre corinthien. Le fût est à moitié enfoui ; mais trois d'entre elles conservent leur chapiteau et un des blocs de l'architrave. C'est la ruine de quelque temple des premiers siècles, du temps où Nisibe était une grande cité, un des boulevards de l'empire romain contre les Parthes. — A l'autre bout de la plaine, au fond d'une carrière de sable, se trouve un parquet en fine mosaïque. En faisant enlever la terre par nos gens, nous reconnûmes que cette mosaïque s'étend assez loin, et doit subsister presque intacte. Peut-être y aurait-il des fouilles intéressantes à faire là. Le sol, dans toute la plaine, est jonché de débris de matériaux anciens, de briques, de fragments de poterie.

Une église byzantine de basse époque renferme dans une crypte le tombeau de saint Jacques de Nisibe, l'un des Pères syriens, maître de saint Ephrem. Elle appartient aux Jacobites, car les rares catholiques de l'endroit n'ont ni église,

ni prêt  
faire b  
porte l  
est dan  
il y a u  
ments s  
Le prêt  
nait pa  
à chacu  
La tom  
rouge, l  
mentati  
les Fran  
muraille  
cée, dit-  
vait lire  
romaine  
Croisade  
l'Ecole d  
chose.

Telles  
même, r  
villes d'

Les m  
sale qui



ni prêtre, et l'un d'eux profita même de notre passage pour faire baptiser son enfant sous notre tente. Donc cet édifice porte le nom de *Mar-Yakoub* (église de saint Jacques). Il est dans un état de délabrement affreux. A côté de l'autel il y a un tas de paille ; sur l'autel même traînent les ornements sacerdotaux, l'aube a les manches noires de crasse. Le prêtre jacobite nous fit visiter son église ; il ne soupçonnait pas, sans doute, notre triste impression. Il nous donna à chacun un bout de cire, et nous fit descendre à la crypte. La tombe est taillée dans un seul bloc d'une belle pierre rouge, peut-être du porphyre. Elle est très simple d'ornementation. Les restes du saint n'y sont plus ; au moyen âge, les Francs les ont emportés. Dans une excavation de la muraille, le prêtre nous fit remarquer une inscription " tracée, dit-il, en caractères que pas un savant du pays ne pouvait lire ". Nous regardâmes : c'étaient de simples lettres romaines. L'inscription doit donc être en latin et dater des Croisades ; mais elle est si mutilée, qu'il faudrait venir de l'École des chartes, au moins, pour y reconnaître quelque chose.

Telles sont les curiosités de Nissibine. De la ville elle-même, rien à dire. Elle est semblable à toutes les petites villes d'Orient, moins jolie toutefois que Biredjik ou Beïlan

Les maisons sont construites en torchis, d'une teinte jaune sale qui ne dit rien à l'œil. Et puis, qu'importe ?

Les plus riches cités, les plus grands paysages  
Ne contiennent jamais l'attrait mystérieux  
De ceux que le hasard fait avec les nuages

et à Nissibine, le hasa. J nous a particulièrement bien servis en fait de fantastiques paysages célestes.

Depuis les premières ondées, l'air conservait éparses des vapeurs où l'éclatante lumière de Mésopotamie s'adoucissait en teintes comme nous n'en avons pas vu, même sur les rivages d'Ionie ou d'Hellade. Nous étions au soir de la journée des Morts. Le soleil allait se coucher ; il faisait froid, froid à donner des frissons. L'astre n'était plus qu'un globe rougeâtre à l'Occident, noyé dans un ciel d'une pâleur orangée. En face, au contraire, les montagnes de l'Est s'étaient mises en robe bleue, étrangement éclatante, et leurs cimes, éclairées encore, étaient éblouissantes de rouge, de vermeil, d'or et d'argent. Mais, à mesure que le soleil baissait, une vague noire et brune roulait à l'horizon, engloutissant la base des monts. Elle poussait devant elle toutes ces magnifiques couleurs qui, affaiblies, reculantes, abandonnaient peu à peu l'Orient aux ténèbres.

L'heure était solennelle. Rien ne troublait le silence, que les appels intermittents d'un berger, qui faisait passer au pied des ruines deux longues files de chèvres et de brebis, conduites par des béliers noirs. A l'Est, la nuit montait toujours. Enfin le soleil mourut, et alors toute la gloire de l'horizon oriental se fondit en un rose fugitif et inconsistant, bientôt, submergé lui-même par la grande vague nocturne, qui était à présent toute noire, et cependant diaphane, comme un crêpe de deuil. Et quand nous rentrâmes au campement, le corps frissonnant et l'âme saisie, la dernière lueur du crépuscule s'était éteinte ; tout le firmament était comme une tenture de soie violette, couvrant une chambre funé-

raire,  
laient.  
Ava  
Dumin  
sur sa  
dans u  
compa  
avec d  
effet, t  
lendem  
l'étape

Ce n  
étape c  
réseau  
res, qui  
fleuve I  
obstacle  
un ou d  
de ruiss  
tagnes.  
planaier  
vers dix  
picale fé  
purent  
dans la j  
pres che  
faction.

raire, où des lampes d'or, suspendues par milliers, étincelaient.

Avant de nous livrer au repos, nous soupâmes avec le P. Duminy. Cet excellent confrère nous était arrivé de Seert, sur sa jument bai clair, après une marche de trois jours, dans un pays difficile ; un domestique et un gendarme l'accompagnaient. Dans les villages, les Arabes l'avaient reçu avec de grands honneurs, le prenant pour un cheikh. En effet, avec sa coiffure de voyage, il en avait bien l'air. Le lendemain, il nous accompagna toute la journée, jusqu'à l'étape des Blancs-Tombeaux.

\* \* \*

Ce n'est pas sans difficulté que nous arrivâmes à cette étape des Blancs-Tombeaux. Nisibe est enveloppée d'un réseau de filets d'eau, de torrents et même de petites rivières, qui finissent par se rejoindre pour former le grand fleuve Khabour. Toutes les cinq ou dix minutes, un de ces obstacles arrêtait la caravane. C'est à peine si l'on trouve un ou deux ponts. Enfin, après le passage d'une vingtaine de ruisseaux, le désert reparut, borné à gauche par les montagnes. L'étendue était immense ; sur nos têtes des faucons planaient. Au départ, nous étions glacés comme en hiver, vers dix heures du matin, le soleil nous cuisait avec une tropicale férocité. Enfin, aux Blancs-Tombeaux, les hommes purent s'asseoir à l'abri de la tente, les mulets se rouler dans la poussière, exemple trop souvent suivi par nos propres chevaux ; chacun à sa manière, témoignait de sa satisfaction.

Le dimanche suivant, après la messe, le P. Duminy nous quitta pour rentrer dans sa solitude de Seert, où il n'a qu'un seul compagnon. Là il trouve bien des hostilités à combattre, et il le fait avec un zèle que le succès commence à couronner.

## VI. — Le désert

Jusqu'aux environs de Mossoul, nous n'allions plus voir que le désert, ne plus nous aboucher avec âme qui vive.

Comme l'Europe est loin ! Comme elle est loin aussi la grande foire pittoresque des côtes levantines ! Et Beïlan ! Et Alep ! Et Orfa !

Plus de ces paysans syriens qui passaient à nos côtés, sur leurs bourricots trottinants et nous disaient leur "*salama-leikoum*" dévotieux, une main sur le cœur ; plus de ces caravanes où le mulet de tête secouait sa grosse cloche avec des airs d'autorité ; plus de ces files de chameaux conduits par un petit âne, qui nous toisaient drôlement, en remuant leurs lippes dégoutées. Tout cela est loin, bien loin ; le souvenir même n'en revient que d'une façon pénible et confuse, comme s'il émanait de choses désormais séparées de nous par des abîmes de temps et d'espace.

Le désert, le désert ! Il n'y a plus dans nos yeux que sa morne étendue, bientôt il n'y a plus qu'elle aussi dans nos imaginations. Il domine l'âme, il forme la pensée à son image, simple, nue, immense.

L'impression qu'il donne est incomparablement plus poignante que tout ce qu'on éprouve en pleine mer. La mer frissonne ou se déchaîne ; elle est la vie, l'élément passionné,

mobile, et l'esprit s'arrête stupéfait quand il songe à tout ce qui grouille en ses profondeurs. Puis, à chaque heure du jour, ses teintes changent ; à la même heure, elle a des aspects variés à l'infini, image sympathique du cœur humain.

Mais quand c'est la lourde terre, l'élément inerte et grossier, qui devient une immensité aussi plate et aussi nue que l'Océan ; quand, sous un soleil de feu, un ciel tout bleu et d'une seule nuance, vous marchez des heures et des heures à la surface d'une mer figée, sans une ride, uniformément grisâtre ; quand, en avançant, en avançant toujours, n'importe à quelle allure, vous sentez l'impossibilité de quitter le centre du grand cercle morne, parfaitement rond, dont le rayon ne peut s'étendre ni se rétrécir, alors l'âme se sent au fond d'un abîme de solitude, elle est pénétrée d'un sentiment vague et étrange, contre lequel elle se débat avec effroi.

Je ne saurais l'exprimer que par ce terme : la perte de la notion du temps. Les heures passent, en effet, sans que rien ait changé autour de vous. Nul autre mouvement, que le pas monotone de votre monture, qui semble piétiner sur place ; nul autre bruit, si vous vous mettez à l'écart de vos compagnons, que celui de votre propre marche et les pulsations du sang que votre cœur vous pousse violemment aux tempes, comme le battement sourd, intérieur, de l'horloge de l'éternité. Le temps est la mesure du mouvement ; or le mouvement n'existe plus, si ce n'est le vôtre, qui ne paraît tendre vers aucun terme distinct. Mais les créatures n'occupent et n'enchantent la pensée que par leur mouvement leur variété ; ôtez cette variété, et la pensée, pour ne pas mourir à force de tourner sur elle-même, roulée au flot d'un angoisse

sans cause, doit jaillir en haut, jusqu'au Créateur, jusqu'à l'Être immuable et éternel.

Le désert en est l'image, mais une image négative qui repousse de force la pensée vers Lui. Je ne m'étonne pas que les anciens Sémites, malgré les erreurs de leur polythéisme, aient cependant mieux conservé que tous les peuples d'alors la notion de l'infinité et de l'immutabilité divines ; je ne m'étonne pas que l'Éternel ait choisi une de leurs familles pour en faire sa race élue, et que les Arabes d'à présent soient encore les hommes les plus naturellement religieux de l'univers.

\* \* \*

Pendant les jours que nous cheminâmes en plein désert, nous éprouvâmes l'indéfinissable sensation de ne nous sentir pour ainsi dire plus vivre. Parfois un *tell* émergeait à l'horizon, perdu comme un flot dans la pleine mer. Alors toutes les forces de l'imagination se concentraient sur ce petit monticule ; un désir ardent naissait de l'atteindre, de le regarder de près, quoiqu'on sût bien qu'il n'y avait rien à voir là qu'une butte chétive de terre grisâtre.

Le premier soir, nous fîmes halte au pied d'un de ces *tells*, et nous espérions trouver de l'eau ; nous avions marché onze heures. Mais il n'y avait là que des citernes desséchées, et il fallut envoyer les zaptiés très loin en reconnaissance, pour rapporter dans des outres une petite quantité d'eau saumâtre. À peine nos animaux en eurent-ils juste ce qu'il fallait pour pouvoir continuer leur route le lendemain.

Pourtant, une fois que nous fûmes installés sous la tente,

en fa  
inter

Pot  
nait t  
du ca  
comba  
mouer  
la cou  
la belle  
cheval  
blocs d  
ses mai

La v  
soleil, q  
blanchi  
après l'  
l'étoile  
alors :  
tom bait  
une cou  
d'expres  
conduise  
nous au

en famille, notre vie joyeuse de voyageurs reprit son cours interrompu, jusqu'au moment

Où, se déroulant par bonds lourds,  
Muette, sinistre, profonde  
La nuit tendit son noir velours  
Sur la solitude du monde.

Pour ces longues étapes du désert, l'heure du lever sonnait très tôt. Après la messe nous battions la semelle autour du campement, bien enveloppés dans nos manteaux, pour combattre le froid glacial. Pendant ce temps, *Cartedjis* moucres, gendarmes, s'éveillaient en faisant b... et jetaient la couverture ou le manteau sous lequel ils avaient dormi à la belle étoile. Les bêtes une fois chargées, on montait à cheval : nos pieds dans l'étrier étaient parfois comme des blocs de glace. Il fallait souvent lâcher la bride pour frotter ses mains gourdes ou souffler dans ses doigts.

La vie rentrait dans nos membres avec l'approche du soleil, quoique le froid devint alors plus pénétrant. Le ciel blanchissait enfin, et les astres nocturnes s'en allaient l'un après l'autre. Bientôt ne luisaient plus au firmament que l'étoile du matin. Sa taille et son éclat étaient magnifiques alors : c'était une lueur douce, attendrie, charmante, qui tombait sur nous de son disque vert. Nulle émeraude n'a une couleur aussi limpide, et peu de regards ont autant d'expression. C'était comme un être surnaturel qui nous conduisait. Ainsi, sans être des Mages, nous poursuivions, nous aussi, notre Marche à l'Etoile, vers un pays où Jésus

grelotte encore sur la paille, pour lui porter, à défaut d'or, d'encens et de myrrhe, l'offrande de notre bon vouloir.

Enfin le soleil paraissait, heure radieuse et religieuse, comme celle d'une révélation de Dieu. *In sole posuit tabernaculum suum et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* Le désert lui-même, à cet instant, avait l'air de s'épanouir sous le déluge de splendeur que l'astre y versait. Deux ou trois fois pourtant, le soleil n'a pas fait cette entrée triomphale ; il montait, décoloré, en glissant derrière un voile de vapeur ; et c'est à peine si un rayon furtif filtrait par quelque déchirure. Alors nous pensions à l'Europe ; car, sous cette lumière pâle, le désert, dont la sèche immensité n'était qu'à peine entrevue, prenait quelque chose de la mélancolie rêveuse des plaines du Nord. Et les cavaliers rêvaient peut-être en grelottant, perdus dans la brume et la poussière de la caravane. Au milieu de ce nuage, leur ombre, prenant de la consistance, formait d'énormes traînées noirâtres, qui, ne trouvant pas le sol pour s'y reposer, à cause du peu d'élévation du soleil, s'allongeaient derrière eux, indéfiniment.

Mais bientôt le soleil reprenait tout son éclat et son ardeur féroce, et le mal du désert ressaisissait la pensée. On marchait le plus près possible les uns des autres, les cavaliers ne s'écartaient même plus des bagages : tout le monde devait être là en cas de surprise. Nous avions sept *Zaptiés* pour marcher devant nous ou protéger nos flancs. Le *caïmacan* (sous-préfet) de Nissibine nous avait donné toute la gendarmerie du lieu.

Quand on arrivait à un *tell*, un des *Zaptiés* l'escaladait



et fouillait l'horizon avec la lunette, pour voir s'il n'y avait aucun danger sur la route. Dans le désert, en effet, si un homme passe près de vous, il faut toujours présumer que son cœur est plein d'intentions très méchantes, surtout quand on a des bagages. Une fois la vigie signala un groupe de cavaliers. Immédiatement, la caravane fit halte ; Abdoul-Massihk, revolver au poing, se posta en sentinelle sur le tertre, trois gendarmes restèrent avec nous, les quatre autres se mirent en ligne de bataille et partirent au petit galop, dans la direction de ces gens suspects. Ils revinrent bientôt, et nous dirent que c'étaient probablement des Yézidis. Ces pauvres manichéens ont l'idée singulière d'adorer le diable ; mais ils ne sont pas plus détrousseurs que d'autres. Ils avaient promptement détalé, dès que leur vue perçante leur eut montré le reflet du soleil sur le canon des fusils. La caravane reprit sa marche. Nous n'eûmes pas d'autre alerte jusqu'à Mossoul.

### VII — Le Tigre — Entrée à Mossoul

Dans la journée du lundi 5 novembre, nous nous rapprochâmes des montagnes, qui d'abord ne paraissaient que comme des vapeurs bleues à l'extrême horizon. Au Sud, nous avions le Sinjar ; au Nord, surgissaient déjà les sommets neigeux du Kourdistan, de l'autre côté du Tigre.

Encore trois étapes, et nous entrerons à Mossoul.

Jusqu'alors, nous n'avions guère foulé que des terrains calcaires et sablonneux. Ce jour-là, nous franchîmes un

cours d'eau très encaissé, qui faisait diversion à la monotonie du désert, et nous vîmes qu'il coulait sur un lit de roches primitives. Sur ces deux rives, le sol était percé par les pointes d'énormes blocs de granit, un beau granit noir, au grain serré et dur. Entre les roches poussait une plante épineuse, tenant à la fois de l'ajonc et de la fougère. Au delà, le désert reprenait toute sa platitude ; mais, à cause des montagnes, l'horizon commençait à se rétrécir.

Le sol était uni comme un tapis de billard, et pourtant jamais étape ne fut difficile comme celle-là. Sous l'influence successive des pluies d'hiver, qui séjournent longtemps, à peu de profondeur, sur un fond imperméable, puis du soleil des saisons chaudes, capable de cuire des briques en un quart d'heure, la terre s'était fendillée ; partout son épiderme avait craqué. Tous les dix ou quinze mètres, des trous se creusaient, de vrais chausse-trapes. Nos animaux, si braves pour franchir les ouâdi les plus rocailleux, devenaient peureux et refusaient presque d'avancer. Le cavalier ne devait plus se fier à l'instinct de sa monture, mais tenir toujours les yeux à terre pour lui faire éviter les pièges.

Malgré les précautions, le cheval d'une religieuse mit les deux pieds de devant dans un trou, perfidement dissimulé sous une touffe d'herbe, et la secousse désarçonna la Sœur. Elle n'eut aucun mal, et remonta bravement. Son amour-propre fut du reste consolé un quart d'heure après ; un de nos zaptiés fit élégamment la même pirouette, pour le même motif.

Après quelques heures très ennuyeuses, le sol se raffermît un peu. A l'horizon, des points noirs grossissent à vue d'œil.

Ce ne sont point des Bédouins, mais un nombreux troupeau de gazelles ! Elles ont la prudence de se tenir hors de portée de fusil. Plus loin, à notre droite, de gros vautours se sont abattus à terre, si lourds et si massifs que, les apercevant de loin, on les prend d'abord pour des sangliers, et on songe à les poursuivre. Quant à la gazelle, elle ne se chasse qu'au faucon, ou bien on la force avec des chevaux de race et des lévriers très rapides. Le shah de Perse, lui, entretient pour cela toute une meute de guépards.

Ces quelques rencontres nous distrayaient un peu ; le reste du temps nous avançons toujours dans la même somnolence, d'un *tell* à un autre *tell*, jusqu'à celui où l'on devait s'arrêter. Nos gendarmes essaient de tromper l'ennui du désert en chantant en chœur des airs de caserne, qui eussent été peu entraînants pour des soldats d'Europe. L'un d'eux, un tout jeune homme qui ne tenait volontiers à l'écart des autres, faisait de temps en temps une fantasia, et tirait des coups de fusil en l'air. Il appartenait à la race des Tcherkesses du Caucase. Le tzar, s'étant lassé de garder sur son territoire ces tribus peu soumises, en fit cadeau naguère à son voisin le sultan. Ceux qui n'ont pas voulu embrasser l'orthodoxie russe ont dû passer, de gré ou de force, dans l'empire turc. On voit que les mœurs d'Orient n'ont pas tellement changé depuis le temps de Tiglath-Pilézer ou de Salmanasar. Ces Tcherkesses fournissent maintenant à l'armée ottomane de bons soldats de cavalerie.

Au bout de l'étape du lundi, nous campâmes au milieu d'une vingtaine de sources, qui miroitaient si joliment au soleil que, à les voir de loin, nous en étions tout réconfortés,

et les bêtes aussi. Mais la déception fut grande. Les eaux de Aweïnât sont troubles, sulfureuses, puantes ; on les filtra cependant comme on put, et on les but. Après une si pénible marche, nous n'étions pas difficiles.

Pendant notre souper, la lune triomphante et apaisante, la Lebânah, à qui l'auteur du *Cantique* a comparé l'Épousée, se mirait dans les citernes et inondait la plaine de sa royale blancheur. Eclatante Lebânah ! Beau dieu Sin, que les progrès de la vérité ont ramené à l'état de simple astre, parmi toutes les créatures sur lesquelles s'égarait le culte des païens d'Assyrie, tu n'étais, certes, pas la plus indigne d'être adorée.

Le 6 novembre, laissant derrière nous le désert et sa tristesse, nous franchîmes un des derniers contreforts du Sindjar. Nous retrouvions des pays habités, et des hommes qu'il n'était plus nécessaire de traiter en ennemis.

Nos dos s'appuyèrent, pendant le premier repas, au mur d'une maison des Gargarieh, tribu d'Arabes sédentaires, à qui le gouvernement remet une partie de leurs impôts pour reconnaître les services qu'ils rendent en gardant les terres de l'Est contre les incursions des pillards nomades.

Nous remarquâmes là des types très délicats d'enfants et de jeunes gens. Une foule de garçons âgés de 7 à 15 ans s'étaient assis auprès de nous ; ils voulaient voir comment les étrangers s'y prenaient pour manger ; et nous avions toute facilité d'admirer le contraste de leurs visages aristocratiques avec la misère de leur costume, consistant toujours en une chemise longue, sale et trouée.

\* \* \*

L'approche du terme du voyage donnait de la gaieté à tout le monde.

Depuis Nissibine, notre caravane avait grossi.

C'était d'abord un pauvre homme du Kurdistan, qu'on avait à demi assassiné du côté de Mardin, en lui volant ses deux chameaux. Il avait le bas du corps tellement enflé qu'il ne pouvait pas faire un pas ; toutefois il se tenait encore à cheval, quoique avec peine. Il profita de notre passage pour retourner dans son pays, sous la protection de notre drapeau et de nos gendarmes.

Puis il y avait des ouvriers de Tell-Kef, qui revenaient, avec leurs ânes, de très loin, de Cilicie, où ils avaient gagné un peu d'argent à travailler au chemin de fer d'Adana. Ils étaient en train ce jour-là, et chantaient d'une voix suraiguë, sur deux ou trois notes, des airs qui allaient en mourant insensiblement, comme le son d'une plaque de métal que l'archet a frôlée. Quand ils étaient las de chanter, ils se donnaient des crocs-en-jambe pour rire, et finissaient par se réconcilier... aux dépens de leurs ânes ; ramassant des plantes épineuses, ils les introduisaient délicatement sous la queue des pauvres bourriques, et celles-ci serraient la queue de toutes leurs forces, s'enfuyaient, et les âniers couraient après, en éclatant de rire. Nous-mêmes nous ne pouvions nous empêcher de rire.

\* \* \*

Au bord d'une rivière se dressait un haut rocher, sur lequel on voyait les ruines d'un petit château élevé jadis pour contenir les tribus. C'est au pied qu'on dressa les tentes. La rivière gazouillait gentiment ; mais cette eau-là aussi, pleine de potasse, était à peine buvable. Mercredi, après une nuit où la température était au-dessous de zéro, nous quittons ce joli paysage, ses ruines, son pont à deux arches, sa rivière d'eau de savon, et nous piquons droit sur le Tigre, dont les montagnes se profilent nettement devant nous. A la première halte, un Arabe, venu à pied de Mossoul, apporte au R. P. Galland une lettre du R. P. Bonte, vicaire du couvent, qui nous annonce qu'il vient à notre rencontre. Vers midi, le sol du désert devient très ordu-  
leux ; tous les cinquante mètres, une petite butte nous ferme l'horizon. L'herbe réapparaît.

Voici un berger qui garde un grand troupeau de moutons blancs à tête noire ; il s'appuie sur ce haut bâton courbé qui est devenu, en Occident, la crosse de nos premiers pasteurs, les évêques, et il reproduit tout à fait, dans son attitude et dans son costume, le type consacré des patriarches bibliques ; c'est Jacob gardant les troupeaux de son beau-père Laban, ou Moïse ceux de Jethro.

\* \* \*

Enfin, du sommet d'une butte, nous découvrons l'*Hidiglou* (le Tigre). Nous n'en sommes séparés que par la descente d'une berge sablonneuse, très escarpée. Immédiate-

men  
tasse  
emp  
qui  
célèl  
dans  
s'éta  
avai  
sans

Ce  
nesse  
ceux  
à l'E  
comr  
plus  
entre

Le  
lui, t  
là à c  
blanc  
voya  
du K  
super  
le. Su  
ges, n

Le

ment, tout le monde saute de cheval. Je m'empare d'une tasse en fer-blanc, et, courant au bord du fleuve, je l'y emplis, et la vide d'un trait en l'honneur du vieil Hidiglou, qui a vu tant de choses, arrosé ou ravagé tant de villes célèbres. Il venait justement de commettre des méchancetés dans les montagnes ; il avait tellement battu ses rives, il s'était tant chargé de terre et de limon, que l'eau que je bus avait la couleur d'un épais café au lait. Pourtant elle était sans goût étranger, excellente.

Ce fleuve vénérable a gardé toute la fougue de la jeunesse ; ses flots se précipitent, bouillonnent, grondent, comme ceux du Rhône. Bien loin dans le Sud, il finit par se marier à l'Euphrate, et achève sa vie avec elle, jusqu'à leur chute commune dans le golfe Persique ; mais il y a entre eux la plus parfaite divergence d'humeur qu'on puisse imaginer entre deux époux.

Le vieil Hidiglou des empires défunts, toujours vivant, lui, toujours fantasque et cascadeur, offrait à boire ce jour-là à deux immenses troupeaux, l'un tout noir, l'autre tout blanc, de moutons et de chèvres. Sur son autre rive, l'œil voyageait dans un massif bleuâtre, entre les pitons neigeux du Kurdistan et de l'Arménie. Les chaînes de montagnes superposaient leurs lignes de faite, jusqu'à l'indéfini. Dans le Sud, l'œil découvrait de nouveaux troupeaux, des villages, mais pas encore Mossoul.

\* \* \*

Le R. P. Bonte arriva à cheval. Nous nous assîmes sur

les chaises longues et les pliants, devant la tente, et l'échange affectueux des nouvelles commença.

Il fallait passer cette nuit encore au désert, pour n'entrer à Mossoul que le lendemain matin, car, en y arrivant à la tombée de la nuit, le déchargement des bêtes de somme eût été plus difficile.

Des gens du pays vinrent nous apporter d'énormes poissons du Tigre, ressemblant au brochet, avec une chair aussi savoureuse. L'un de ces pêcheurs était parti de l'autre-rive ; il avait franchi le fleuve torrentueux à la façon des soldats assyriens figurés sur les bas-reliefs : c'est-à-dire qu'il serrait contre son cœur une énorme outre noir, gonflée d'air et ne nageait qu'avec les jambes, en donnant de vigoureux coups de talon, qui faisaient penser à la détente des membres inférieurs d'un batracien. Il s'en retourna de la même manière.

La nuit — un peu fraîche pourtant — se passa bien. Nous n'entendîmes plus le chacal pousser autour du campement son cri plaintif d'enfant torturé par des coliques. Ces cris avaient donné une fois un cauchemar à l'un d'entre nous il s'était dressé tout d'une pièce sur son matelas, en poussant un hurlement encore plus aigu, et, comme les sujets de distraction ne sont pas nombreux dans le désert, nous en rîmes jusqu'à la fin du voyage.

\* \* \*

Vers 6 h. 30 du matin, après la messe dite par le Père



vicaire, on se mit en marche vers Mossoul, dans la direction du Sud-Est. Le ciel était couvert, car nous étions au 8 novembre, et déjà les grandes pluies auraient dû commencer. A 9 heures environ, nous commençâmes à distinguer dans la brume des dômes, des minarets, des murailles ; c'était le terme de notre expédition, Mossoul, Mossoul enfin, avec la colline qui fait derrière elle comme une bosse de chameau, et lui vaut le surnom de Mossoul-la-Bossue.

Peu après, des cavaliers blancs et noirs fondent sur nous au galop ; ce sont nos Dominicains. On se serre la main, on s'embrasse, sans descendre de cheval. Bientôt toute la communauté est là, sauf le Père qui garde la maison. La cavalcade commence à devenir imposante.

Mais ce n'est pas tout.

A quelque distance, voici un prêtre monté sur une grande ânesse blanche, puis d'autres prêtres, sur des ânesses, des mules, des chevaux, les Chaldéens avec leur turban rouge et noir, les Syriens avec la haute coiffure grecque, tous des amis de la mission, ou des professeurs de notre séminaire et de notre collège. Après eux, voici les *drogmans* et les *karwas* du consulat de France, puis des chrétiens notables, les uns vêtus à l'européenne, d'autres en riches costumes d'Orient, tous sur de belles montures ; puis deux religieuses à cornette blanche, chevauchant aussi.

Voici des groupes de femmes chrétiennes, rangées sur le bord du chemin, qui s'inclinent en portant la main à leur front ; puis une foule d'enfants, qui s'élancent pour nous baiser les mains ; puis des adolescents au costume sévère, marchant en rang—ce sont les séminaristes—qui viennent

nous saluer un à un. Nous formons à présent un cortège de plusieurs centaines de personnes, piétons, cavaliers, au milieu desquels tranchent les robes blanches des religieux, et les costumes chamarrés des *kawas* à grand cimenterre. Nous autres, les arrivants, nous sommes faciles à distinguer dans cette masse, avec nos chapeaux blancs et nos manteaux de voyageurs.

Comme Jacob, nous avons été brûlés tour à tour par la chaleur et par le vent glacé. Les coups de soleil et les coups de gelée, se succédant sur nos visages, nous ont fait des teints de brique. Nos mains, en dépit de tous les soins de propreté, ont la peau noire et rugueuse, comme si elles sortaient d'un four. Il y a des traces de fièvre dans certains regards. Nos cheveux sont longs, nos barbes hirsutes et tellement raides, tellement sèches, qu'on a peur de les voir prendre feu sous l'action du soleil. Enfin, nos tuniques blanches ont passé peu à peu à la couleur des chemises bédouines. Pourtant, comme nous sommes les héros de la fête, nous nous redressons, nous tâchons d'avoir une belle contenance sur nos rosses éreintées.

Quelques Pères sont partis d'avance pour nous attendre à la porte du Sindjar.

Quand nous arrivons aux vieilles murailles pittoresques, qui tombent en ruine avec grâce, c'est un grouillement de foule effrayant. La cavalcade nous entraîne à travers les rues étroites, jusqu'à la porte de la mission.

Dans la cour nous sautons à bas de nos chevaux, et disons à ces bêtes un adieu sans regrets.

Le grand corridor est transformé en divan, orné de

gu  
au  
env  
per  
le c  
lais  
dive  
bien  
aprè  
vien  
E  
déce  
repr  
cain  
Seig  
la cl  
dans

guirlandes et de drapeaux tricolores. Nous nous asseyons au haut bout, entre les nouveaux frères dont Dieu nous envoie partager l'existence obscure et laborieuse, en ce pays perdu. Les notables s'assoient. Les domestiques apportent le café, les cigarettes, et une fanfare fait éclater la *Marseillaise* et le *Chant des Missionnaires*. Des délégations des diverses œuvres de la mission viennent nous souhaiter la bienvenue, en prose, en vers, en chœurs. Les élèves, et, après eux, le patronage, les typographes, les domestiques, viennent, suivant l'usage du pays, nous baiser les mains.

Et d'entendre toutes ces voix d'Orientaux à qui nos prédécesseurs ont appris à s'exprimer en français, de se sentir repris par le milieu chaud et fraternel de la vie dominicaine, d'entrevoir, dans une vision, le coin du champ du Seigneur où nous allons nous mettre à notre tour à pousser la charrue, cela exaltait le cœur et faisait monter la vie dans les regards.

## MISSIONS DU BASUTOLAND

(SUD AFRICAÏN)

# LES PEINES DU MISSIONNAIRE

PAR LE R. P. J.-B. ROULIN, O. M. I.



A plupart du temps on ne parle que des *espérances*, que de la *joie* et des *douces émotions* des missionnaires. . . . C'est juste ; c'est la vérité.

Cependant ce n'est là qu'une partie de la vérité ; c'est la moitié du vrai. La vie du missionnaire, comme toute vie humaine sur cette terre, est semblable à une pièce de monnaie. Elle aussi a *pile et face*. Si *face* est la joie, *pile* est la tristesse : ou *vice versa* si vous le voulez.

Je viens aujourd'hui vous parler du côté de la tristesse, de *pile* ; autrement dit : du *revers de la médaille*.

Je m'en tiendrai d'une manière stricte au Basutoland, pour la bonne raison que je ne veux point parler en l'air, ou épiloguer sur ce que je ne connais pas.

Certes, si la grâce de Dieu n'était pas là pour soutenir,

et si  
qui d  
regar  
vérité  
un b  
les pl  
sans c  
du Se  
est pa  
allégé,  
De  
du Sei  
têtes, e  
Voic  
Je r  
préte  
ribleme  
rassure  
n'avaie  
pophag  
sauvage  
raison  
des Bas  
sauvage  
Ce n  
avoir de  
nous n'  
d'herbes  
Je ne

et si l'on ne connaissait pas la parole de la sainte Ecriture qui dit : *Malheur à celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière*, cette affirmation serait terrifiante de vérité. Fort heureusement, l'ensemble du Christianisme est un baume excellent. Il sait adoucir et faire aimer, même les plus grandes douleurs. Il a la puissante vertu d'adoucir sans cesse le joug du Maître et d'alléger toujours le fardeau du Seigneur. — Cependant, tout joug, même adouci, n'en est pas moins un joug ; de même que tout fardeau, même allégé, n'en est pas moins un fardeau.

De quoi se compose donc ce joug du Maître, ce fardeau du Seigneur que nous portons sur nos épaules, et sur nos têtes, au Basutoland ?

Voici.

Je ne parle pas des misères qui nous viennent de ces prétendus épouvantails imaginaires qui épouvantent si terriblement les papas et les mamans. Que les parents se rassurent au sujet de leurs enfants ! Si les missionnaires n'avaient à souffrir au Basutoland que de la part des anthropophages ; s'ils n'avaient à supporter que la cruauté des sauvages : ils ne seraient guère à plaindre, pour la bonne raison que l'anthropophagie n'y existe pas ; que la cruauté des Basutos est une chimère. Les Basutos ne sont pas plus sauvages que moi blanc, je ne suis noir.

Ce n'est pas non plus la faim qui nous crucifie. Sans avoir des tables servies comme des milliardaires américains, nous n'en sommes pas encore réduits à manger des racines d'herbes, ni des rats, comme des assiégés.

Je ne veux pas, non plus, me plaindre des incommodités

des saisons, des frimas de l'hiver, ni des chaleurs tropicales de nos étés. Non ! du tout ! Toutes ces misères font partie de toute vie et de toutes conditions humaines.

Les tristesses dont je veux parler, nos *épines aux pieds* à nous, Missionnaires, sont d'un ordre spécial, d'un rang plus élevé ; et, en conséquence, elles ne sont que plus cuisantes.

Ce ne sont pas nos misères ou nos querelles de famille qui nous tiraillent. En bons confrères que nous sommes, nous vivons dans l'intimité et dans la paix autant que les liens de la charité peuvent les procurer aux hommes ici-bas.

La première source de tristesse sérieuse pour le missionnaire, au Basutoland, c'est le paganisme des gens : c'est l'âpreté des Basutos pour ce qui est de la conversion.

Depuis plus de cinquante ans que nous sommes en Basutoland, nous n'avons réussi à convertir que près de dix mille chrétiens. Les autres Eglises, les sectes, n'ont peut-être pas même, proportion gardée, progressé comme nous l'avons fait.

Si l'on veut en venir à considérer les causes de cette résistance à la grâce, la tristesse du missionnaire se décuple, parce que ces causes paraissent aussi nombreuses qu'irréductibles. Les unes sont des vices invétérés ; les autres viennent de coutumes que l'on peut regarder comme nationales.

Parmi les vices invétérés, les deux plus conséquents sont l'intempérance et la corruption des mœurs, qui arrive à son apogée dans la polygamie. Ces deux vices ont une connexion très grande l'un avec l'autre, et à eux deux ils réussissent

à m  
je v  
L  
bibe  
nier  
d'air  
parl  
répe  
de l  
sans  
nous  
dans  
ment  
Pr  
de cl  
L'ho  
préfè  
par l  
ment  
blem  
tyrar  
coura  
missi  
zèle  
Au  
enche  
que l  
les hc  
chef

à mettre leur emprise puissante sur le peuple tout entier, je veux dire sur les hommes et sur les femmes tout à la fois.

L'intempérance ou les excès de *Yoala* sont pour les *biberons* masculins. Les femmes — il ne faut pas les calomnier outre mesure — n'ont généralement pas le défaut d'aimer trop la bouteille. Cependant, la bouteille, ou, pour parler un langage plus local, le *mohape* de *Yoala* a sa répercussion certaine sur le sexe faible *mosuto*, par le moyen de la corruption des mœurs. En effet, la corruption vient sans doute de la perversion humaine dans sa nature ; mais nous savons très bien aussi que les excès d'intempérance dans le manger, et le boire surtout, viennent considérablement à la rescousse des vils penchants de la nature pervertie.

Pratiquement donc, voici ce qui résulte de ce triste état de choses, au point de vue de la conversion au christianisme : L'homme, sollicité par le missionnaire et par la grâce, préfère ordinairement son intempérance à la religion ; si, par hasard, l'amour du *Yoala* n'était pas l'obstacle absolument insurmontable, comme il lui reste à briser impitoyablement d'autres habitudes plus perverses et, partant, plus tyranniques, il n'aura pas, en fin de compte, la force ou le courage de se convertir et de laisser son paganisme. Et le missionnaire reste impuissant à soulever cette âme, et son zèle sans effet l'attriste.

Aux liens de ces vices invétérés déjà si forts pour enchaîner l'homme, viennent s'ajouter ceux des coutumes que l'on peut regarder comme nationales. En Basutoland les hommes sont, comme au moyen-âge, les *vassaux* du chef ou des chefs, les *serfs* ou les *vilains* du seigneur. Le

paganisme et les traditions des ancêtres sont regardés par la plupart d'entre eux, hommes ou chefs, comme la religion nationale.

Dans de pareilles conditions, quelqu'un veut-il se convertir, il peut arriver que son chef l'apprenne, ou qu'un zélé du paganisme le dénonce à l'autorité. Immédiatement cet homme bien intentionné, mais toujours faible devant le potentat, est appelé devant la cour judiciaire :

“ Qu'apprends-je de toi ? lui dit le chef. Tu veux te convertir ? Mais alors, si tout le monde faisait comme toi, que deviendraient les anciens usages de notre pays ? ”

Cette sévère admonestation, les trois quarts du temps, réussit. Toute velléité de conversion rentre sous terre, ou s'enfouit dans l'âme de cet homme et n'apparaît plus.

Et le missionnaire, mis au courant de tout, et se sentant les bras liés invinciblement, prie, sans doute, mais cependant s'attriste et gémit.

Dans cet ordre d'idées, les chefs, les potentats du Basutoland n'échappent pas à la loi commune ; ils ne sont pas au-dessus du règlement. Bien au contraire, ils sont cent fois plus que leurs hommes les victimes et les esclaves de ces vices invétérés, dont je parle, et de ces coutumes soi-disant nationales. Plus que personne, il sont sujets à l'intempérance, à la corruption des mœurs. La polygamie est devenue pour eux comme une *nécessité civile*. Leur autorité, leur prestige, leur principat, si je puis parler ainsi, requièrent le paganisme, s'ils veulent les garder tels qu'ils sont.

Comment remuer de pareilles masses figées ? comment



éloigner de semblables obstacles insurmontables ? Il est à peine croyable que la grâce puisse pénétrer jusqu'à la petite étincelle de loi naturelle qui brille peut-être encore, mais presque éteinte cependant, sous cet immense amas de préjugés, de décomposition et d'intérêts.

Non ! les chefs, au moins les grands, ne se convertissent pas. Plus même, ils ne peuvent pas se convertir. Les hommes ne se convertissent guère. Dans nos églises, le dimanche, ils ne sont qu'une désolante minorité. Toutefois, les chefs savent qu'il faudrait qu'ils se convertissent ; leurs hommes aussi ; ils savent fort bien où se trouve la vraie religion. Presque tous ont au moins *la foi de la crainte de Dieu* et de ses jugements après la mort.

L'un d'eux, des plus considérables et des plus païens, en apparence, disait devant son assemblée cette parole étonnante de sa part, mais authentique : " Ma première femme est catholique ; elle a très bien fait de se convertir ; elle a pris le bon chemin, elle a choisi la véritable religion. Je l'admire et voudrais pouvoir l'imiter ; mais c'est impossible, je ne puis pas ; je suis vaincu par les richesses et la polygamie ". Ce grand Chef, en parlant de la sorte, a donné la note vraie de l'état d'âme de tous ses concitoyens, grands et petits.

Malgré tout, même la mort qu'ils redoutent tant, n'a pas encore réussi à les faire être logiques avec eux-mêmes de leur vivant, à part un seul chef. Honneur à lui ! Aura-t-il des imitateurs ? Sans doute ; mais le cours ordinaire des choses ne nous permet nullement d'être optimistes.

Pauvre missionnaire ! il faut que tu assistes à ce désolant

spectacle, aussi impuissant qu'une mère éplorée devant la disparition imminente de son enfant chéri.

Si le missionnaire s'attriste de ne pas pouvoir gagner beaucoup d'hommes à la foi chrétienne, aura-t-il, au moins, la consolation de convertir et d'attirer au bon Dieu beaucoup de femmes pour les sauver ?

Je le disais plus haut : la femme " mosuto " n'a quasi pas le défaut de boire avec excès. Mais, je le répète, si elle n'a pas le défaut de prendre du " yoala " en surabondance, elle n'échappe pas aux influences de surcroît de corruption qui en résulte dans le sexe fort ; et comme la corruption tend à vibrer à l'unisson, de même que les ondes sonores de force semblable, il s'en suit qu'elle est, au point de vue des mœurs, bien gangrenée.

Pourtant, il faut le dire à la louange des *Dames Basutos*, les femmes, en Basutoland, se convertissent en beaucoup plus grand nombre et plus facilement que les *Messieurs*. Cela paraît être une loi de la nature humaine, ou, si vous aimez mieux, une loi de l'histoire de la Religion. Dans l'Évangile, dans les commencements de l'Église, il est à remarquer, comme on l'a fait depuis dans tous les temps et dans tous les lieux, les femmes ont toujours montré plus de facilité que les hommes à admettre les vérités de la Religion dès le début, et aussi l'on sait qu'elles ont toujours été plus tenaces qu'eux dans leur foi, soit que l'incrédulité ou la persécution soit survenue. Nous n'avons pas failli à la loi générale ; le même phénomène s'est produit chez nous comme partout ailleurs. Parmi nos chrétiens, nous avons au moins de sept à huit, à dix femmes pour un seul homme.

Elles se convertiraient en bien plus grand nombre encore si elles n'avaient que leurs inclinations mauvaises. Le bon Dieu n'est pas sévère d'habitude pour les pauvres " Madeleines " ; et de plus, la religion, outre qu'elle comprend très bien les rechutes dans le péché, est un remède excellent, un antidote sublime contre les passions, par sa grâce, par ses Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie en particulier.

Quoi qu'il en soit, malgré tout cela, nous n'aurons cependant jamais, jamais beaucoup de femmes. Pourquoi donc ? Parce que la femme mosuto, femme ou jeune fille, n'est pas seulement un peu légère de mœurs ; dans l'état actuel des choses, en Basutoland, elle est (tôt en ne l'étant pas au fond) elle est esclave. La femme dépend, en tout, de son mari ; la jeune fille dépend en tout de son père. Telle femme désirerait beaucoup se convertir (et il y en a beaucoup dans ce cas), elle ne le pourra pas, soit parce que son mari est un mauvais païen, soit parce que son mari craint des influences étrangères de différentes origines ; elle ne le pourra, toujours parce que son mari ne le veut pas.

Telle jeune fille, à l'âme droite et candide, voudrait entrer dans la religion catholique et laisser son paganisme ; très souvent, elle ne le pourra pas, ou bien parce que son père ne le veut pas, ou bien parce que son père a d'autres desseins inavouables sur elle ; elle est contrainte, bon gré mal gré, de rester païenne, de marcher par toutes les volontés de son père.

Le cœur du missionnaire peut-il ne pas saigner en face des tyrannies d'un pareil pouvoir des chefs de famille ? . . .

D'autres fois, ce sont nos chrétiens eux-mêmes qui se

transforment en bourreaux de leurs pères dans la foi. Il n'est pas encore excessivement rare que le missionnaire apprenne ou s'entende dire que tel chrétien, même bon sang, est devenu polygame et a apostasié... ; que telle jeune fille chrétienne est donnée comme seconde ou troisième femme à un vieux polygame. Quelquefois, vous apprenez que le tout s'est fait de son propre mouvement ; d'autres fois que c'est uniquement par suite de la mauvaise volonté de son père païen. La fille s'en va par crainte des mauvais traitements qui la menacent. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont des enfants prodigues pour de longues années. Pourrez-vous, au moins, les ressaisir au moment de la mort ? C'est incertain, et c'est ce doute effrayant qui tue.

Une autre épine pour le missionnaire au Basutoland, pour moi la plus cruelle de toutes, ce sont les protestants, soit qu'ils se nomment Ethiopiens, Haute-Eglise, Calvinistes français ou Luthériens. Cependant, ce sont surtout ces derniers, les Luthériens ou Calvinistes français, qui nous font le plus de mal et nous donnent le plus d'ennuis. Vous allez le comprendre facilement : ils ont sur nous l'avantage de l'ancienneté dans le pays : ils y sont plus vieux que nous presque d'un demi siècle. Ils ont surtout l'avantage du " nerf de la guerre " le plus puissant, celui de l'or ; ils ont sur nous l'avantage d'une presse bien vivante, et nous, nous en sommes totalement dépourvus ; ils ont sur nous l'avantage de Missions et surtout d'écoles répandues et semées dans tout le pays.

Avec un pareil état de choses, qu'arrive-t-il ? Il arrive ceci : qu'ils ont des chrétiens plus nombreux que les nôtres ;

qu'ils envahissent et faussent les idées des gens même païens par leurs livres et leur journal ; que, dans leurs écoles, ils élèvent souvent les enfants de nos chrétiens éloignés de nos centres de Missions ; que dans leurs écoles, ils protestantisent quantité et quantité de jeunes enfants et de jeunes gens païens. Et alors, la conversion des Basutos, ainsi trompés ou prévenus, s'aggrave en difficultés.

Quand nos jeunes filles sont en âge d'être mariées, assez souvent elles sont demandées ou prises par un protestant de race ou par un jeune homme protestantisant. C'est neuf fois sur dix la même chose, et les promesses requises comme conditions dans les mariages mixtes par l'Eglise catholique romaine, où les trouver ? Elles ne sont pas faites ; la jeune fille, contrainte, forcée de marcher par son père païen, s'en va à son mari. Elle pleure, mais elle ira. Elle est partie ; c'est une enfant, souvent bonne, perdue. A la longue, elle devient protestante elle-même et c'est fini. Avoir élevé une enfant chérie jusqu'à dix-huit et vingt ans et voir en un jour évanouir tous ses efforts, sombrer toutes ses espérances. N'est-ce pas pénible ? C'est l'amertume la plus cruelle...

Terminons ce long rapport par cette citation si bonne du saint Evangile : " Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ". Le Maître a souffert, le disciple doit aussi souffrir. Le Maître a vaincu le monde, le disciple le vaincra, lui aussi, comme son Seigneur et son Dieu.

J.-B. ROULIN, O. M. I.

## Le secret de la confession

---

**L**A puissance militaire des Espagnols ayant été détruite à la bataille d'Ayacucho, et Callao se trouvant étroitement assiégé par les vainqueurs, le P. Marielux ne voulut pas abandonner le brigadier, Don Ramon Rodil, gouverneur de la forteresse du Roi-Philippe.

Or, au mois de septembre 1825, après neuf mois de siège, la rareté des vivres et le scorbut commencèrent à faire naître le découragement parmi les assiégés, et des bruits de conspiration se répandirent.

Le 23 septembre, le brigadier reçut l'avis qu'à 9 heures du soir devait éclater un mouvement révolutionnaire, dont le chef était le commandant Montero, le plus influent des lieutenants de Rodil. Les hommes dans lesquels il avait la plus grande confiance figuraient parmi les plus compromis.

Rodil, sans perdre une minute, les fit arrêter, mais quels que fussent ses efforts et ses menaces, il ne put leur arracher la moindre révélation, ils nièrent obstinément l'existence de la conspiration. Alors, le brigadier, pour se débarrasser de tout souci, prit le parti de les fusiller tous, innocents ou coupables, à neuf heures du soir, c'est-à-dire à l'heure même à laquelle les conjurés s'étaient proposés de l'arrêter ou de le mettre à mort.

— Aumônier, dit Rodil au Père Marielux, il est six

heures : Votre Paternité a trois heures pour confesser ces insurgés. Cela dit, il sortit de la casemate. A neuf heures, les treize condamnés parurent en la présence de Dieu.

Cependant, malgré la rigueur du châtiment, Rodil ne se croyait pas encore en sûreté. — Qui sait, se dit-il en lui-même, si je n'ai pas laissé en vie d'autres conjurés, et peut-être encore plus compromis que ceux dont justice a été faite ? Non, je ne puis être tranquille. Le confesseur doit certainement savoir tout, jusqu'aux moindres détails. Que l'on me fasse venir l'aumônier.

Dès qu'il fut arrivé, Rodil s'enferma avec lui et lui dit :

— Père, ces scélérats vous ont sans doute révélé, dans leur confession, tous leurs plans, et les éléments sur lesquels ils avaient fondé leurs espérances. Il faut que vous m'instruisiez de tout cela, et au nom du Roi, j'exige que vous me racontiez tout, sans omettre ni un nom, ni un détail.

— Mon général, répondit le Père Marielux, vous me demandez l'impossible, car je ne sacrifierai jamais le salut de mon âme en révélant le secret d'un pénitent, le Roi en personne fût-il là pour me le commander ; que Dieu me garde d'obéir à des ordres semblables !

Le sang monta au visage du brigadier : se lançant sur le prêtre, il le secoua par le bras, en lui criant :

— Moine, raconte-moi tout ou je te fusille.

Le père Marielux répondit avec une sérénité vraiment évangélique :

— Si Dieu veut mon martyre, que sa sainte volonté soit faite. Un ministre de l'autel ne peut rien révéler à qui que ce soit.

— Ne parleras-tu donc pas, reprit Rodil, ô moine traître à ton Roi, à ton drapeau, à ton supérieur ?

— Je suis fidèle à mon Roi et à mon drapeau autant qu'à aucun autre, ajouta le prêtre ; mais personne n'a le droit d'exiger que je sois traître à Dieu... il m'est défendu de vous obéir.

Rodil, sans plus tarder, ouvrit la porte et cria : Holà ! capitaine Iturralde, amenez ici quatre *Budingas* avec les fusils chargés. Et les quatre *Budingas* se présentèrent immédiatement.

Dans l'habitation où se passait cette terrible scène, il y avait plusieurs grandes caisses, parmi lesquelles une mesurant environ deux mètres.

A genoux, rugit la bête féroce de la Castille. Et le prêtre, comme s'il pressentait que la caisse dût servir à sa sépulture, s'agenouilla auprès d'elle.

— En joue ! commanda Rodil, se tournant vers la victime, d'une voix impérieuse :

— Pour la dernière fois, dit-il, au nom du Roi, je vous intime l'ordre de faire des révélations.

— Au nom de Dieu, je refuse de parler, répondit le religieux, d'un accent faible mais calme.

— Feu ! cria alors Rodil ; le P. Pierre Marielux, illustre martyr de la religion et du devoir, tomba la poitrine percée par les balles.

(Traduit du *Corriere delle Alpi*).